


choisir

revue culturelle
n° 556 – avril 2006



Églises :
au-delà des grilles



*Chemin de croix
Tes pas dans les nôtres
A la croisée de l'humain et du divin*

*Lieu crucial, crucifiant
Quand la mort gifle la vie
En plein vol*

*Chemin de croix
Tes larmes dans les nôtres
A la croisée de l'humain et du divin*

*Terre à terre d'une avancée
Labourée de renoncements
Quand la souffrance saccage les évidences*

*Chemin de croix
Ton cri dans le nôtre
A la croisée de l'humain et du divin*

*Douleur absolue de l'abandon
Quand seule l'absence recueille
La parole qui s'étrangle*

*Chemin de croix
Ta présence à jamais debout
A la croisée de l'humain et du divin*

*En cette trouée des ténèbres
Sous la poussée d'un amour
Dont l'impuissance se retourne en promesse !*

Francine Carrillo



choisir

n° 556 - avril 2006

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Thierry Schelling s.j., rédacteur
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.-
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.-
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger :
FS 85.- Par avion : FS 90.-
€ : 56.- Par avion : € 60.-
Prix au numéro : FS 8.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, sanctuaire,
Loyola (Espagne)
p. 4 : CIRIC
p. 18 : Cork
p. 26 : GODONG
p. 34 : Filmcoopi

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Un jubilé, un héritage <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Ah ! les huîtres <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Portrait	9
Pierre Favre, un destin européen <i>par Pierre Emonet</i>	
Bible	13
Comment mourut Judas ? <i>par Ariel Alvarez Valdès</i>	
Eglise	16
Le langage de la prédication <i>par Stjepan Kusar</i>	
Eglises	20
Les évangéliques et l'œcuménisme <i>par Martin Hoegger</i>	
Société	25
Eglises et pouvoir politique en Hongrie <i>par Attila Jakab</i>	
Philosophie	29
Un couple déchiré : la raison et la foi <i>par Paul Valadier</i>	
Cinéma	33
Double langage <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Lettres	35
L'Homère de l'Emmental : Jeremias Gotthelf <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	38
Les 500 ans de la Garde suisse <i>par Raymond Zoller</i>	
Bloc-notes	44
La Suisse, de retour sur terre <i>par Christophe Büchi</i>	

Un jubilé, un héritage

Cette année, les jésuites célèbrent un jubilé, un triple anniversaire : les 450 ans de la mort d'Ignace de Loyola (1556), et les 500 ans de la naissance de Pierre Favre et de François Xavier (1506). Ignace, Pierre et François, les trois premiers amis qui forment le noyau initial de la Compagnie de Jésus.

Outre le souvenir plein de respect pour des prédécesseurs à la taille de géants, quel sens peut bien avoir la célébration de ce jubilé pour les jésuites d'aujourd'hui qui peinent à se reconnaître dans certaines méthodes apostoliques de leurs brillants ancêtres ? Protégé par le roi du Portugal, Xavier baptisait à tour de bras des autochtones qui savaient à peine balbutier les commandements, le Credo et le Notre Père ; mandaté par l'empereur et le pape, Favre parcourait l'Europe en compagnie des ambassadeurs et des nonces pour débattre au plus haut niveau avec les Réformateurs ; quant à Ignace, sans quitter sa petite chambre de Rome, il interpellait les puissants de ce monde et inspirait une stratégie à la fois mystique et politique qui n'était pas sans influencer le destin religieux de l'Europe. Autres temps, autres pratiques.

Ces hommes que tout semblait opposer, l'âge, la nationalité et le milieu social, se trouvaient unis par un même projet, la réforme de l'Eglise, et ils étaient convaincus que cette réforme ne se ferait pas à force de pamphlets, de controverses et de discussions théologiques, mais qu'elle s'opérerait par la réforme des mœurs. Leur action se caractérisait moins par l'originalité de leur enseignement que par leur pédagogie, « notre manière de procéder » comme ils disaient. Lorsqu'ils discutaient avec les protestants, qu'ils travaillaient à réformer des monastères et un clergé corrompu, les premiers jésuites pensaient moins à brandir une doctrine qu'à confronter les personnes à la Parole de Dieu et à les mettre en état de percevoir les mouvements de l'Esprit en elles. Convaincus que l'Evangile ne sert à rien s'il n'atteint pas les profondeurs de l'être pour y susciter ces « affectus », les mouvements intérieurs qui dynamisent la volonté, plutôt que d'inculquer un savoir, ils invitaient leurs interlocuteurs à expérimenter - sentir - intérieurement la Parole. Ils avaient compris que les idées sont facilement suspectes, parce que loin de germer de notre propre fond, elles ne sont souvent que le pro-

duit d'intrusions extérieures, de l'éducation, du milieu social, des communautés civiles ou religieuses, alors que les mouvements de l'âme, comme les désirs, le courage ou l'abattement, la paix ou l'inquiétude, la joie ou la tristesse, sont bien les fruits de notre propre terre : « C'est d'après ces motions, bien plus facilement que d'après les pensées mêmes, que l'on peut porter un jugement sur l'âme et sur ses hôtes », remarquait Pierre Favre.

Pierre, François et les autres s'efforçaient d'inviter les personnes auxquelles ils s'adressaient à faire cette expérience et à se décider en conséquence. Ils disposaient pour cela d'un merveilleux instrument auquel ils accordaient la préférence, les Exercices, un ensemble de conseils, de méthodes et de pratiques qui permettent de rejoindre la source intérieure, ce point unique et éminemment personnel où Dieu touche l'homme. L'essentiel de leur pédagogie tient dans ce petit « guide pour l'action » dont l'actualité, aujourd'hui encore, ne cesse d'étonner. Lorsque Favre prenait part aux débats théologiques des Diètes allemandes ou du concile de Trente, il n'en consacrait pas moins du temps à donner les Exercices ; s'il accompagnait l'ambassadeur de Charles Quint, c'est parce que celui-ci les avait d'abord fait sous la direction d'Ignace. Et François Xavier lui-même, dont on ne retient à tort que le bras fatigué d'avoir trop baptisé, avait appris de ses contacts avec le Japon, que pour annoncer l'Évangile, il s'agissait plus de convaincre que de vaincre.

La priorité donnée à l'expérience sur le savoir a valu aux premiers jésuites les tracasseries de l'Inquisition, qui les a soupçonnés d'être des Alumbrados (Illuminés) ; l'importance qu'ils attachaient aux circonstances concrètes dans lesquelles vivaient leurs interlocuteurs les fit injustement passer pour des acrobates de la casuistique. Leur « manière de procéder » constitue pourtant l'héritage le plus utile et le plus actuel qu'ils nous ont légué, grâce auquel nous nous reconnaissons leurs compagnons.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

L'Eglise et les Tziganes

Le Conseil pontifical pour les migrants et les personnes en déplacement a publié le 28 février un document intitulé *Orientations pour une pastorale des Tziganes*. Il y réaffirme l'engagement de l'Eglise en faveur de cette population méprisée et discriminée.

L'accueil des Tziganes constitue non seulement un défi pour les Etats, mais aussi pour l'Eglise. Ce peuple devient en effet la proie des sectes ou des nouveaux mouvements religieux, ce qui « constitue un appel ultérieur et urgent à ouvrir les bras à une population toujours désireuse de rencontrer Dieu ». Le document dénonce les « méthodes imprégnées de prosélytisme non évangélique » des sectes et nouveaux mouvements religieux, précisant que les nouveaux mouvements de l'Eglise catholique pourraient, pour leur part, jouer un rôle particulier dans la pastorale des Tziganes, leur permettant d'exprimer leur « religiosité émotive ». Fort des principes d'évangélisation et d'inculturation,



le texte déclare que « les Tziganes ont besoin d'une pastorale spécifique, attentive à leur culture », et invite à surmonter les oppositions entre « les gens du voyage » et les « gagés ».

De manière plus générale, le document du Vatican prône l'encouragement à l'éducation et à la qualification professionnelle de ce peuple, ainsi qu'à « l'honnêteté et la droiture dans le milieu du travail », des « valeurs civiles et chrétiennes auxquelles il ne faut jamais renoncer ». Il estime que la formation des laïcs tziganes à des tâches pastorales constitue une priorité et engage l'avenir de l'Eglise. (APIC)

■ Info

Le Vatican encourage le micro-crédit

Lors d'un colloque international organisé les 27 et 28 février au Vatican par le Conseil pontifical Justice et Paix, le Saint-Siège a appelé au développement du micro-crédit comme solution de lutte contre la pauvreté. Le micro-crédit privé est considéré comme une aide au développement plus fiable que les subventions versées directement aux Etats par les institutions internationales. Pour Mgr Celestino Migliore, observateur permanent du Saint-Siège à l'ONU, il faut faciliter l'accès des femmes aux ressources et au capital : le micro-crédit en est un bon moyen. Un discours relayé par Mgr Janusz Bolonek, nonce apostolique en Uruguay, à l'occasion de la Conférence internationale sur la réforme agricole et le développement rural qui s'est tenue en mars, à Porto Alegre. Dans une *note technique* accompagnant son intervention, on lit qu'il faut offrir aux femmes un accès équitable à la propriété des terres agricoles.

■ Info

Judas sera-t-il réhabilité ?

Le baiser donné à Jésus par l'apôtre Judas Iscariote est considéré comme l'ultime symbole de la trahison (pour comprendre Judas, son histoire, son mythe, on peut lire l'ouvrage de Pierre-Emmanuel Dauzat, *Judas. De l'Évangile à l'Holocauste*, Bayard, Paris 2006). Ce faisant, Judas n'accomplissait-il pas le dessein de Dieu ? La question revient régulièrement. Cette fois cependant, Judas aurait selon certains une réelle chance d'être réhabilité. La Fondation Maecenas pour l'art ancien, dont le siège est à Bâle, a annoncé qu'elle publiera à Pâques une copie d'un manuscrit en papyrus de 62 pages, qui serait le texte de *l'Évangile selon Judas*, un apocryphe découvert en Égypte il y a presque 60 ans. Selon le *Daily Telegraph*, un journal londonien, certains débats au sein des cercles académiques suggèrent que cet évangile affirme que « Judas agissait sur l'ordre de Dieu lorsqu'il a trahi Jésus pour trente pièces d'argent ».

Le journal italien *La Stampa* a, pour sa part, cité en janvier passé Vittorioessori, un auteur catholique romain, proche de Benoît XVI, qui a affirmé que la réhabilitation de Judas « réglerait le problème d'un manque apparent de miséricorde de Jésus vis-à-vis d'un de ses plus proches disciples ». Il a déclaré au journal que, selon une tradition chrétienne, Judas a été pardonné par Jésus et a reçu l'ordre de se purifier par des « exercices spirituels » dans le désert (au sujet du destin de Judas, voir encore les pp. 13-15 de ce numéro).

■ Info

Manifestation de femmes en Asie

Des milliers de femmes sont descendues dans les rues à l'occasion de la Journée internationale des femmes (8 mars). A Islamabad (Pakistan), un millier d'entre elles ont exigé l'abrogation d'une loi qui freine les poursuites contre les auteurs de viols. Au Bangladesh, elles ont réclamé la fin des attaques à base de jets d'acide sur le visage. En Indonésie, à Aceh, seule région de ce pays musulman ayant imposé la charia, des centaines de femmes ont protesté contre la répression dont elles font l'objet de la part de la police religieuse, tandis qu'elles ont défilé à Djakarta contre un projet de loi dit « anti-pornographie » qui prévoit d'interdire la nudité dans l'art et de punir les personnes qui ont les jambes ou les épaules dénudées en public. (*Radio Son de l'Espoir*)

■ Info

Valoriser les femmes réfugiées

Dans une note diffusée à l'occasion de la Journée internationale de la femme, le Jesuit Refugee Service (JRS) demande aux gouvernements de financer des programmes qui encouragent la participation des femmes à la vie des camps pour les réfugiés. « Les femmes peuvent devenir leaders de leurs propres communautés à condition que soient prises des mesures pour assurer leur accès à l'éducation, à l'engagement et qu'elles puissent participer aux décisions. » Pour le JRS, revaloriser le rôle des femmes faciliterait la résolution des problèmes des commu-

nautés. Dans le camp de Lainé par exemple, au sud de la Guinée, « fatiguées de la corruption déferlante, un groupe de femmes décidées à affronter la situation a défié la direction du camp », raconte Sœur Maria Irizar, directrice du JRS-Guinée. « En se présentant avec un programme anti-corruption, une réfugiée, Nancy Washington, a été élue présidente de la communauté. »

Il s'agit là toutefois d'une exception ; le plus souvent, les femmes doivent faire face à des discriminations. Aussi le JRS a-t-il lancé divers programmes pour l'affirmation des droits des femmes, comme en Ouganda où l'organisation soutient un projet de scolarisation des jeunes filles.

■ Info

Embargos sur les armes

Le 16 mars, Amnesty International, IANSDA et Oxfam ont remis au Conseil de sécurité de l'ONU, à New York, un rapport qui montre que tous les embargos sur les armes décrétés par l'ONU ces dix dernières années ont été systématiquement violés. En outre, bien que des centaines de contrevenants aient été désignés nominativement dans des rapports des Nations Unies, seuls quelques-uns ont été poursuivis avec succès. Les trois organisations signataires exigent que les embargos existants et futurs soient renforcés, que leur application soit mieux contrôlée et les contrevenants poursuivis.

Par ailleurs, les ONG estiment que les membres des missions de maintien de la paix des Nations Unies ne sont pas suffisamment formés pour enregistrer correctement les armes et que les missions ne disposent pas de moyens suffisants pour surveiller adéquatement les ports d'entrée.

■ Info

Eglises et accord entre l'Inde et les USA

L'accord de coopération nucléaire conclu entre l'Inde et les Etats-Unis en mars passé a suscité des réactions partagées au sein des Eglises de la région. « C'est un signe de reconnaissance de l'importance de l'Inde sur le plan des relations internationales », a estimé Babu Joseph, porte-parole de la Conférence épiscopale de l'Inde. Amélia Andrews, porte-parole du Conseil national des Eglises de l'Inde, qui regroupe 29 Eglises orthodoxes et protestantes, a affirmé pour sa part que le Conseil était « alarmé par l'euphorie » entourant cet accord. « La technologie nucléaire joue avec le feu et nous devons être très prudents à cet égard. » Les critiques de milieux religieux chrétiens en Inde font valoir la politique du « deux poids, deux mesures » des Etats-Unis, selon qu'ils traitent avec l'Inde ou qu'ils condamnent l'Iran. (APIC)

■ Info

Culture illégale de Syngenta

Une culture expérimentale illégale de soja transgénique de Syngenta, société agrochimique dont le siège social se trouve à Bâle, a été découverte dans l'Etat du Parana par l'organisation paysanne Via Campesina. Elle se trouve à proximité immédiate du parc national brésilien d'Iguaçu, un patrimoine mondial naturel reconnu par l'UNESCO. Or le Brésil interdit la dissémination d'organismes génétiquement manipulés (OGM) dans ou à proximité de zones protégées. « La culture GM expérimentale de Syngenta prouve une fois de plus que l'industrie du génie génétique

se moque de la sécurité biologique », a dénoncé Bruno Heinzer de Greenpeace Suisse.

Le gouvernement de Parana, qui ne veut pas d'OGM sur son territoire, a enquêté sur cette affaire et infligé à Syngenta une amende de 500 000 fr.

■ Info

Les San victimes de biopiratage !

Depuis des temps immémoriaux, les San, un peuple autochtone d'Afrique australe (Afrique du Sud, Namibie, Botswana et Angola), mieux connus sous le nom de Bushmen, consomment du hoodia, un cactus géant qui agit comme un coupe-faim. Cette plante leur permet de résister au manque de nourriture, par exemple lors de longs périple dans le désert du Kalahari. Or la Suisse et l'Allemagne connaissent un commerce lucratif de produits au hoodia.

Se basant sur la Convention sur la biodiversité (CBD), les San ont demandé aux gouvernements allemand et suisse de prendre des mesures contre la vente illégale de produits diététiques à base de hoodia. Ils ont adressé une lettre au président de la Confédération suisse Moritz Leuenberger et aux ministres compétents en Allemagne, leur demandant de respecter leurs engagements.

En effet, selon la CBD, les peuples autochtones ont droit à un partage juste et équitable des avantages découlant de la commercialisation de leurs ressources génétiques et de leur savoir traditionnel. Or, sans même que les San en aient été informés, un institut de recherche sud-africain, le CSIR, a déposé en 1996 un brevet sur la substance responsable de l'effet coupe-faim, puis vendu les droits de commercialisation à des

sociétés pharmaceutiques. Aucun des fabricants des produits commercialisés sur le marché ne peut se prévaloir aujourd'hui d'un accord quelconque avec les San. Ces derniers ont protesté et obtenu le droit à une participation aux bénéfices. Malheureusement, ce partage juste et équitable reste encore lettre morte : les Bushmen continuent à vivre dans la pauvreté. Selon l'Institut sud-africain des San (SASI), les familles San gagnent moins de 12 dollars par mois, sauf les retraités qui reçoivent 37 dollars mensuels.

La Déclaration de Berne (Suisse), l'Evangelischer Entwicklungsdienst (Allemagne) et l'ONG sud-africaine Biowatch soutiennent les San dans leur lutte contre le « biopiratage ». « Dans le cadre de la Convention sur la biodiversité, la Suisse et l'Allemagne se sont toujours posées comme des championnes en matière d'accès et de partage juste et équitable des bénéfices. Elles devraient donc prendre au sérieux leurs responsabilités d'utilisateurs de ressources génétiques et de savoirs traditionnels et permettre aux San de faire valoir leurs droits », explique François Meienberg de la Déclaration de Berne.

■ Info

Déminage au Sri Lanka

L'armée et les organisations non gouvernementales ont réussi à éliminer plus d'un demi-million de mines antipersonnel au Sri Lanka. Elles avaient été disséminées dans le Nord et l'Est du pays durant la guerre entre le gouvernement et les Tigres de libération tamouls, et provenaient de Chine et du Pakistan. Mais les regains de violence dans la région risque d'entraver les progrès futurs de déminage.

Ab ! les huîtres

Nous sommes dans un mois en « r », c'est donc bien la saison des huîtres. Curieux animal tout de même que ce mollusque. L'intérieur est intéressant, mais pour y accéder... Il faut alors recourir à un instrument et avoir un peu d'expérience pour parvenir à ses fins. Toutefois, les « huîtres » qui m'intéressent ne relèvent pas de l'ostréiculture traditionnelle.

Il y a en effet des huîtres qui se baladent dans la nature. J'en rencontre, si ce n'est souvent, en tout cas régulièrement. Ce sont ces personnes que vous connaissez un peu et qui ne pipent mot. Elles ne font pas le moindre effort pour faciliter une banale conversation entamée par politesse. Vous leur posez une question, elles vous répondent par monosyllabes. Alors en vieux loup de mer, vous commencez avec les questions ouvertes. Mais attention ! « L'huître », l'ouverture, elle sait comment y faire face. Et là, j'ignore comment cela se passe pour vous, mais moi, imperceptiblement, je sens monter un sentiment qui est d'abord une sorte de titillement, une légère démanaison des nerfs, un tout petit commencement de « fatigue de caractère » et qui, si ce petit jeu continue, peut devenir une irritation à peine contenue, parce que je me sens méprisé. L'étape suivante étant les réflexions, tout intérieures, que je me fais sur cette personne qui se trouve comparée à quelque représentant de la basse-cour. Et je n'ai pas besoin de vous dire le bien que ces dénominations peuvent faire. Un soulagement...

Mais si je suis vraiment bonnête, je dois reconnaître qu'il m'arrive aussi de faire l'huître à ma façon. En effet, réduire l'autre à ce que je ne peux en obtenir n'est pas vraiment signe d'ouverture ni de réceptivité. Cela se produit chaque fois que je mesure l'autre à l'aulne de mes attentes ; s'il les satisfait, c'est formidable, sinon il ne présente pas d'intérêt. Et pourtant, il y a tellement de raisons pour une personne de ne pas se livrer : la timidité, la maladresse, les soucis, que sais-je encore...

Une clé pour sortir de la question ostréicole pourrait être de se rappeler une phrase qu'Ignace de Loyola place au début des Exercices. Il nous dit qu'il faut être plus enclin à sauver la proposition du prochain qu'à la condamner ; et si nous ne pouvons la sauver, nous enquêter de la manière dont il la comprend ; et s'il la comprend mal, l'informer avec amour (§ 22). Essayer de comprendre le point de vue, l'attitude de l'autre plutôt que de le juger. C'est tout un programme et l'huître en moi toujours veille. En fait, ça dort les huîtres ?

Bruno Fuglistaller s.j.

Pierre Favre, un destin européen

portrait

●●● Pierre Emonet s.j.

En octobre 1529, Ignace de Loyola - 38 ans - entrait au collège de Ste-Barbe à Paris pour y poursuivre ses études. Il avait choisi de suivre les cours de Juan de la Peña, un théologien de qualité, qui lui proposa de partager la chambre de deux autres de ses étudiants, bien plus jeunes que lui mais plus avancés dans leurs études, Pierre Favre, un savoyard plutôt silencieux avec quelque tendance à la dépression et aux scrupules, et François Xavier, un Navarrais joyeux, dynamique et décidé. Les deux avaient 25 ans.

Maître Peña comptait sur Favre pour aider Ignace dans ses études. Entre le jeune tuteur et le vieil étudiant, le courant passa tout de suite. Si Ignace avait trouvé un répétiteur doué et patient, Favre avait découvert un conseiller à qui il pouvait confier ses difficultés spirituelles. « Que soit à jamais bénie cette rencontre, ménagée par la souveraine Providence pour mon bien et pour mon salut : car après qu'elle eût elle-même disposé que j'instruisais ce saint homme, il s'ensuivit pour moi des relations d'abord superficielles, puis intimes avec lui, et ensuite une vie en commun où nous avions, à deux, la même chambre, la même table et la même bourse. Il finit par être mon maître en matière spi-

rituelle, me donnant règle et méthode pour m'élever à la connaissance de la volonté divine ; nous en vîmes à ne plus faire qu'un de désirs et de volonté, dans la ferme résolution de choisir la vie que nous menons aujourd'hui, nous tous, membres présents ou futurs de cette Compagnie dont je ne suis pas digne. »¹ Avec Xavier, ils formèrent le premier noyau de la Compagnie de Jésus. D'après ses contemporains, Favre était « de fort belle stature, le visage vénérable, franc, dévot, la chevelure blonde, doux, merveilleusement gracieux, il était beau, attrayant et très bon. Pieux mais pas bondieusard, de caractère ouvert. »²

Des pâturages...

Né le 13 avril 1506 au Villaret, un hameau de la paroisse de Saint-Jean-de-Sixt, proche du Grand-Bornand, Pierre garde les brebis de la famille jusqu'à l'âge de dix ans. Mais faire le berger ne lui suffit pas ; à force de larmes, il obtient de ses parents d'aller à l'école du prêtre Crozet, à Thônes, où il apprend à lire, à écrire et quelques rudiments de latin. Bon élève, il poursuit ses études à La Roche, sous la direction du révérend Velliard, un saint homme qui enseigne à ses élèves le latin et des éléments de théologie, qui les encourage à la pureté et à la crainte de Dieu, tout en les introduisant à la lecture des poètes anciens et des Evangiles.

Il y a 500 ans naissait Pierre Favre, compagnon de la première heure d'Ignace de Loyola. Petit berger savoyard, étudiant à Paris, premier prêtre jésuite, missionnaire itinérant, conseiller de prélats et de grands des cours européennes, il connut un destin exceptionnel. Homme bon, fidèle et courageux, il croyait aux vertus du cœur plus qu'à celles de la pensée théorique. Sa vie fut traversée de séparations mais il ne cessa de rechercher ce qui unit les hommes.

- 1 • *Bienheureux Pierre Favre, Memorial*, Desclée de Brouwer, col. Christus 4, Paris 1960, n° 8.
- 2 • *Fabri Monumenta*, Rome 1972, p. 774.

En automne 1525, sur les conseils d'un cousin chartreux, il part pour Paris et s'inscrit au collège Ste-Barbe. Licencié cinq ans plus tard, il fait les Exercices sous la direction d'Ignace, en 1534, et se décide pour le sacerdoce, après bien des hésitations. Ordonné le 30 mai 1534, il est le premier jésuite prêtre ; c'est lui qui célèbre l'eucharistie pour ses compagnons et qui reçoit leurs vœux dans la petite église de Montmartre, le 15 août de la même année.

Dans le groupe des premiers jésuites, Pierre s'impose par sa vertu et son caractère aimable. Son tempérament réfléchi, sa profonde piété et son émotivité attirent et rassurent. Ignace le désignera comme responsable du groupe en son absence.

...aux cours des rois

Leur projet de voyage à Jérusalem ayant échoué, Favre et ses compagnons se mettent à la disposition du pape. Ainsi commence une vie de missionnaire itinérant qui va le conduire à travers l'Europe, sur tous les points chauds où se joue l'avenir de l'Eglise.

C'est d'abord Parme, où de juin 1539 à octobre 1540, il prêche et donne les Exercices avec un tel succès qu'il suscite des vocations pour la Compagnie. Nommé par le pape conseiller du Dr Ortiz, le légat de Charles Quint aux Diètes impériales et aux colloques avec les luthériens, il part pour l'Allemagne en octobre 1540. Première rencontre avec ce pays qu'il va aimer plus que tout autre. En novembre 1541, toujours avec Ortiz, il se met en route pour l'Espagne, mais il revient en Allemagne l'année suivante comme conseiller du cardinal Morone, le légat pontifical à la Diète de Spire.

A Mayence, à Cologne, à Bonn, il prêche, donne les Exercices et fait des conférences, toujours avec le même suc-

cès, jusqu'au jour où Ignace et le pape Paul III l'envoient à la cour du Portugal en qualité de délégué pontifical. Retenu à Louvain par la maladie, il repasse par Cologne où il profite de fonder une communauté de jésuites, avant d'embarquer à Anvers à destination de Lisbonne. Il n'y restera que six mois, jusqu'à son départ pour la cour d'Espagne où on le demande. Un an plus tard, Ignace le rappelle à Rome pour le dépêcher au concile de Trente comme théologien du pape. Il meurt d'épuisement deux semaines après son arrivée. Il n'avait que 40 ans.

Conseiller de cardinaux, de légats pontificaux, d'ambassadeurs de l'empereur ou des rois, le sympathique et timide petit berger savoyard est devenu l'homme de confiance des principaux protagonistes du grand débat qui met alors l'Europe en effervescence et divise l'Eglise. Sa modestie, ses dons de sympathie, sa solide formation et ses capacités de discernement spirituel exercent une véritable séduction.

Dans la mesure où ses missions officielles lui laissent une certaine marge de manœuvre, il prêche, donne les Exercices et établit la Compagnie. Ses forces physiques ne faisant pas de lui un orateur né, il préfère aux grands sermons les entretiens personnels, l'accompagnement spirituel et l'enseignement des saintes Ecritures, ce qui ne l'empêche pas de fonder un refuge pour pèlerins et une maison d'accueil pour les malades pauvres à Mayence.

Une vie de séparations

Toujours partir, toujours recommencer, cette vie d'itinérant lui coûte d'autant plus que sa santé est fragile et que des épisodes de maladie l'immobilisent, parfois plusieurs mois. A peine prend-il racine quelque part et commence-t-il à

faire du bien, qu'on l'envoie ailleurs, en des voyages qui ne sont pas de tout repos. « Sur cette route longue et périlleuse [d'Espagne en Allemagne]... il [Dieu] nous garda de tous les maux de ce temps : des brigands en Catalogne, des prisons en France, des soldats à notre entrée en Suisse au sortir de la Savoie, des hérétiques en Allemagne, des maladies aussi, alors que certains d'entre nous étaient si faibles. »³

S'il se plaint parfois, il reste cependant le jésuite disponible dont la vocation est de parcourir le monde : « Pour rien au monde je ne voudrais ne pas avoir quitté Rome pour Parme, ni Parme pour l'Allemagne »⁴ et il se déclare prêt à quitter Cologne pour le Portugal. Plutôt que de rester à la cour de Madrid, il préférerait s'en aller partout dans le monde préparer les chemins de la Compagnie : « Ce serait pour ma part une joie de ne jamais m'arrêter en aucun lieu, mais d'être toute ma vie un pèlerin d'un lieu à l'autre dans le monde. »⁵

Au changement de pays, s'ajoute celui de la langue et de la culture. Favre maîtrise le français, le latin et l'espagnol et se débrouille bien en italien, mais il ne parle ni l'allemand ni le flamand. Il prêche alors en latin à ceux qui entendent cette langue ; pour les autres, il recourt aux services d'un interprète.

Grâce à ses dons de sympathie, Pierre s'adapte facilement et se fait vite des amis : autant d'arrachements lorsqu'il faut reprendre la route. Les séparations exigées par la mission lui pèsent ; il souffre en particulier de l'éloignement de ses compagnons et ce cœur si tendre devient facilement nostalgique. Dans ses

lettres à Rome, il insiste pour qu'on lui écrive régulièrement, qu'on ne le laisse pas sans nouvelles : « Si nous ne nous reverrons pas en ce monde, que le Seigneur nous fasse la grâce de pouvoir nous réjouir dans l'autre de ces séparations, acceptées uniquement pour le Christ, comme aussi le fait d'être réunis » (16 avril 1540).

De tous les pays qu'il a visités, l'Allemagne a sa préférence : « Je ressens très souvent de grands élans d'amour et de charité envers cette nation, et de grands espoirs de pouvoir y produire beaucoup de fruits avec le temps, par notre manière de procéder. »⁶ Inquiet, il parle du « tourment qui ne me quitte pas depuis mes premiers contacts avec l'Allemagne : la crainte de sa totale défection ».⁷ Aussi, au moment de quitter le pays, il insiste auprès d'Ignace pour qu'on y envoie des jésuites.

Rêve d'unité

Sa connaissance de l'Allemagne et de l'Espagne lui font toucher du doigt la gravité du schisme qui divise l'Eglise. A Worms et à Ratisbonne, il se retrouve au cœur du débat. De caractère plutôt irénique, il se sent plus proche des théologiens conciliants que des défenseurs intransigeants de l'orthodoxie catholique, sans pour autant approuver les compromis de certains. Il souhaite parler avec Melanchthon et Bucer, mais se tient en retrait des discussions aussi longtemps qu'il n'y est pas invité. « Je n'ai pas parlé ni même conversé avec Melanchthon, ni avec aucun autre luthérien. De nombreux docteurs souhaitaient que je m'entretienne avec Melanchthon, sous prétexte que j'étais plus libre que d'autres qui doivent tenir compte de nombreux points dont dépendent les affaires. Pour ma part, je ressens dans mon cœur

3 • *Mémorial*, n° 32.

4 • *Fabri Monumenta*, p. 187.

5 • *Id.*, pp. 397-398.

6 • *Id.*, p. 50.

7 • *Mémorial*, n° 329.

de grands et saints désirs de le faire, mais jusqu'ici je n'ai pas voulu agir contre l'avis de ceux qui conduisent cette affaire. »⁸ A ses compagnons de Rome, il recommande d'étudier la *Confession d'Augsbourg* et l'apologie de Melanchthon pour pouvoir discuter en connaissance de cause, et à Lainez, qui sollicite des conseils pour traiter avec les hérétiques, il écrit : « Celui qui veut faire du bien aux hérétiques doit veiller à avoir pour eux une grande charité et à les aimer en vérité, rejetant de son esprit toutes les considérations qui ont pour effet que l'on se refroidit dans l'estime que l'on a d'eux. Il faut les traiter de manière à ce qu'ils nous aiment et qu'ils nous estiment ; pour cela il faut aborder avec eux les points qui nous sont communs et se garder de toute dispute qui pourrait donner l'impression que l'on méprise l'autre parti et mettre l'accent plus sur ce qui unit que sur ce qui divise... Il faut commencer par les points qui touchent le cœur avant de parler de ceux qui concernent la rectitude de la foi. »⁹

Les débats théologiques le laissent sceptique. Plus que dans les livres que composent les docteurs allemands, le remède est dans la réforme des mœurs. Il s'agit de revenir à la conduite des premiers chrétiens et des saints Pères.¹⁰

Un esprit ouvert

Par tempérament et par formation, Favre fut un esprit universel. Les Exercices lui apprirent à regarder le monde à partir de Dieu et il avait coutume d'approcher les pays et les cités à partir de leurs anges protecteurs et des saints locaux ou nationaux. Il pria régulièrement pour les sept villes emblématiques de l'époque, Wittemberg, Moscou, Genève, Constantinople, Antioche, Jérusalem et Alexandrie.¹¹

Cette largeur de vue nourrit en lui une étonnante liberté spirituelle. Jointe à un naturel doux et bienveillant, elle le préserva de toute étroitesse idéologique, ce qui n'allait pas de soi dans le climat passionné de l'époque. Capable d'aborder les gens sans considérer leurs défauts, il se disait choqué par la façon dont on jugeait les hérétiques. Plein de compassion, il pria pour les personnalités les plus controversées, « le Souverain Pontife, l'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Angleterre, Luther, le Grand Turc, Bucser et Philippe Melanchthon ». ¹²

Dans son *Mémorial des désirs et des bonnes pensées*, une sorte de journal spirituel, il a consigné ses joies et ses peines, sa confiance en Dieu et ses angoisses, ses tentations et ses luttes, ses rencontres et les événements historiques auxquels il était mêlé. C'est en prêtant attention aux divers esprits qui l'agitaient intérieurement qu'il découvrit, pas à pas, le chemin par lequel le Seigneur voulait le conduire.

Parce qu'il attachait plus d'importance aux sentiments qu'aux théories, il était capable d'écouter et de dialoguer avec tous. Une note de l'époque où il donnait les Exercices à Pierre Canisius dit bien le secret de cette vie si féconde et ouverte : ce ne sont pas les idées et les théories qui permettent d'avancer mais l'esprit même, qui se manifeste à travers les sentiments qui nous agitent.¹³ Tel fut le secret du rayonnement de cet homme si humble et pourtant si influent à une époque décisive pour l'Europe.

P. E.

8 • *Fabri Monumenta*, p. 48.

9 • Id., pp. 399-402.

10 • Id., p. 404.

11 • *Mémorial*, n° 33.

12 • Id., n° 25.

13 • Id., n° 300.

Comment mourut Judas ?

●●● **Ariel Alvarez Valdès**, Argentine

Professeur de Sainte Écriture au Grand séminaire de Santiago del Estero et de théologie à l'Université catholique de la même province

Comment mourut Judas Iscariote, l'apôtre qui trahit Jésus ? Saint Matthieu est le seul évangéliste à avoir raconté les détails de cette mort : « Alors Judas, qui l'avait livré, voyant qu'il avait été condamné, fut pris de remords et rapporta les trente pièces d'argent aux grands prêtres et aux anciens, en disant : "J'ai péché en livrant un sang innocent." Mais ils dirent : "Que nous importe ? C'est ton affaire !" Jetant alors les pièces du côté du Sanctuaire, il se retira et alla se pendre. Ayant ramassé l'argent, les grands prêtres dirent : "Il n'est pas permis de le verser au trésor, puisque c'est le prix du sang." Après délibération, ils achetèrent avec cet argent le champ du potier comme lieu de sépulture pour les étrangers. Voilà pourquoi ce champ s'est appelé jusqu'à maintenant *champ du sang*. Alors s'accomplit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : "Et ils prirent les trente pièces d'argent"... » (Mt 27,3-10). La mort de Judas eut-elle lieu comme le raconte Matthieu ? Nous n'en douterions pas s'il n'y avait un autre livre du Nouveau Testament, les Actes des Apôtres, qui présente une autre information. Lorsque les Apôtres décidèrent de choisir un successeur à Judas pour compléter le nombre des « douze », Pierre déclara : « Frères, il fallait que s'accomplît l'Écriture où, par la bouche de David, l'Esprit saint avait parlé d'avance de Ju-

das, qui s'est fait le guide de ceux qui ont arrêté Jésus. Il avait rang parmi nous et s'était vu attribuer une part dans notre ministère. Et voilà que, s'étant acquis un domaine avec le salaire de son forfait, cet homme est tombé la tête la première et a éclaté par le milieu et toutes ses entrailles se sont répandues. Tous les habitants de Jérusalem l'ont su ; aussi cette terre a-t-elle été appelée dans leur langue *Hakeldama*, c'est-à-dire *Terre de sang* » (Ac 1,16).

Différences entre les récits

Matthieu parle d'un suicide ; Pierre d'une chute qui n'est peut-être qu'un accident. Matthieu affirme que Judas eut des remords après sa trahison et alla rapporter aux prêtres l'argent reçu ; Pierre ne parle ni de remords ni de restitution d'argent. Matthieu dit que ce sont les prêtres qui ont acheté le champ du potier ; Pierre que c'est Judas lui-même qui a acquis cette terre. Matthieu désigne en grec ce champ comme un *agron* (un terrain désert), tandis que Pierre le définit comme un *jorion* (une propriété). Le nom de *champ du sang* semble faire allusion chez Matthieu à la mort sanglante de Jésus ; tandis que ce nom pour Pierre se réfère au sang de Judas lors de sa mort tragique.

Tout le monde sait comment a péri Judas : désolé d'avoir livré le Maître aux mains de ses ennemis, il ne put supporter l'angoisse de ce souvenir et se pendit par désespoir. Il existe en réalité plusieurs versions de sa mort, notamment celle des Actes des Apôtres. Pourquoi ces différences ?

Les divers essais de conciliation de ces différences sont des échecs. Par exemple, il n'est pas possible que quelqu'un qui a été « pendu » (Matthieu) tombe « la tête la première » (Pierre) si la branche à laquelle il est accroché se casse. La meilleure solution consiste donc à rechercher comment et pourquoi sont nés l'un et l'autre récits.

Les genres littéraires

Il existait dans l'Ancien Testament un genre littéraire pour raconter des morts infâmes, celles des ennemis de Dieu qui, durant leur vie, s'étaient opposés aux projets de Dieu. Le Psaume 69 (23-29) et le Psaume 109 (6-19) représentent cette ligne, mais on notera surtout un texte du livre de la Sagesse : « Le Seigneur se rira d'eux. Après cela, ils deviendront un cadavre infâme, un objet d'opprobre éternel parmi les morts. Le Seigneur les précipitera la tête la première, sans qu'ils puissent parler ; il les ébranlera de leurs fondements. Ils seront complètement exterminés ; ils resteront plongés dans la douleur et leur mémoire périra » (Sg 4,18-19).

Cette description offre un effrayant tableau du trépas du pécheur : dans l'Antiquité, il n'y avait pas pire malédiction que de ne pas avoir de digne sépulture à sa mort.

Or, si l'on compare les paroles de Pierre dans les Actes des Apôtres et ces lignes du livre de la Sagesse, il apparaît que Pierre a raconté la mort de Judas en empruntant les termes du livre de la Sagesse. Pour les premiers chrétiens, la déplorable attitude de Judas trahissant le Maître méritait une punition exemplaire de la part de Dieu. Ainsi Judas devint un cadavre infâme : il est « tombé la tête la première »...

Mon hypothèse est donc que le récit de la mort de Judas par Pierre est une histoire transmise par les premiers chrétiens et mise en forme par référence au texte du livre de la Sagesse.

Quant à l'allusion au *champ du sang* dont parle Pierre, et que ne mentionne pas le livre de la Sagesse, on peut imaginer qu'il existait effectivement un terrain qui portait ce surnom sans qu'on en sache l'origine. La rumeur populaire a mis par la suite cette appellation en relation avec l'accident survenu à Judas.

Matthieu, pour sa part, raconte la mort de Judas par comparaison avec la mort d'Ahitophel. Les exégètes, en effet, ont découvert une similitude entre le récit de Matthieu et un événement de la vie de David.

David avait un ami intime appelé Ahitophel, qui était son conseiller (2 S 15,12). Or, lors de la révolte d'Absalon contre son père David, Ahitophel se compta parmi les conjurés (2 S 15,31) et trahit David, au point de conseiller à Absalon un plan pour l'arrêter et le frapper (2 S 16,20-17,6). Le plan d'Ahitophel fut déjoué : « Quant à Ahitophel, lorsqu'il vit que son conseil n'était pas suivi, il sella son âne et se mit en route pour aller chez lui dans sa ville. Il mit ordre à sa maison, puis s'étrangla et mourut. On l'ensevelit dans le tombeau de son père » (2 S 17,23).

Ahitophel et Judas sont les deux seules personnes de la Bible qui se suicident (en dehors des cas où, en pleine guerre, quelqu'un se donne la mort pour éviter d'être pris par l'ennemi).

Il semble donc que Matthieu, pour raconter la mort de Judas, ait pris pour base le récit de la mort de l'ancien ami de David. La trahison de Jésus par Judas était une répétition de la trahison de David par Ahitophel. Cette façon d'écrire comportait un profond message : Jésus revivait les drames de David parce qu'il était le Nouveau David, le Messie attendu

depuis des siècles, le Messie descendant de David. Ce message est constant dans l'Évangile de Matthieu, à commencer par les récits de l'enfance de Jésus. Comme Matthieu écrivait son Évangile pour les Juifs, il s'agissait pour lui de montrer que Jésus avait souffert des mêmes épreuves que David, plutôt que de donner une information historique précise.

Il est utile d'ajouter que le récit de Matthieu manque d'exactitude. Comment est-il possible que Judas ait pu rencontrer les grands prêtres et leur restituer les trente pièces d'argent (Mt 27,3), alors qu'ils tenaient ensemble un conseil contre Jésus (Mt 27,1) ? Son récit a eu sans doute pour but de suppléer à une lacune de Marc. En effet, Marc avait rapporté deux prédictions de Jésus, l'une sur le reniement de Pierre (Mc 14,30), l'autre sur la trahison de Judas (Mc 14,17-21). Or il avait raconté la réalisation de la prédiction concernant Pierre (Mc 14,65-72) mais n'avait pas évoqué l'accomplissement de celle qui concernait Judas.

Dieu est miséricordieux

Il existe encore d'autres récits de la mort de Judas. Au II^e siècle, Papias, évêque de Hiérapolis, évoque une histoire affreuse : Judas a cherché à se pendre, mais avant qu'il ne soit asphyxié, la corde se cassa et il put se sauver ; mais plus tard, il contracta une maladie qui le fit enfler au point qu'il ne pouvait plus passer par où passe un chariot ; sa tête et ses paupières étaient tellement gonflées qu'il ne pouvait plus voir et que les médecins n'arrivaient plus à apercevoir ses yeux ; des vers et du pus s'échappaient de lui ; après d'atroces souffrances, il

mourut chez lui ; ceux qui passaient par là devaient se boucher le nez tant était mauvaise l'odeur qui s'échappait de ce lieu.

Un autre écrivain des premiers siècles, Ecuménus, donne encore une autre version de la mort de Judas : il fut heurté par une charrette et son corps fut brisé par le poids du véhicule.

Ainsi les anciennes traditions ont accumulé horreur sur horreur pour relater la mort de l'homme qui leur apparaissait comme le traître suprême. Plus tard, Dante, dans la Divine Comédie, le situera au fin fond de l'enfer.

En fait, le Nouveau Testament n'a pas voulu s'acharner sur lui, ni insister sur son désespoir, ni appuyer sur sa condamnation. Judas fut un homme écartelé, comme tant d'autres au long de l'histoire. Le Nouveau Testament tire le rideau sur lui par le mot de Pierre annonçant qu'il faut un nouvel Apôtre « pour occuper, dans le ministère de l'apostolat, la place qu'a délaissée Judas, pour s'en aller à la place qui est la sienne » (Ac 1,25). Pierre ne précise pas quelle est cette place et il n'est pas non plus de notre ressort de la définir.

La mission de l'Église est de sauver et non de condamner. Lorsque nous sommes tentés de condamner sans compassion une personne écartelée, il est opportun de nous souvenir de la façon dont le Nouveau Testament a parlé de Judas. Au lieu de le condamner, il a dégagé de son histoire deux messages positifs : pour Pierre, dans les Actes des Apôtres, c'est Dieu qui a le dernier mot ; pour Matthieu, c'est Jésus qui est le vrai Messie.

A. A. V.

Le langage de la prédication

●●● **Stjepan Kusar**, Genève
Théologien

Il existe une grande variété de langages dans l'Eglise, à commencer par ceux du Nouveau Testament, des Psaumes, des prières et hymnes liturgiques, de la piété privée et des mystiques, jusqu'aux homélies, la catéchèse et la théologie. Nous proposons ici quelques réflexions sur le langage de la prédication en Eglise.

Le constat est bien connu : il n'est plus possible aujourd'hui de parler comme on le faisait jadis. Les conditions de vie, celles des chrétiens et de l'Eglise, ont changé et changent toujours plus vite, tout comme les modalités de la communication. « Beaucoup réalisent que les mots qu'on leur dit ne collent plus. Sincèrement attachés à la foi, ils se sentent perdus, incapables d'utiliser le langage de l'Eglise pour rendre compte de leur foi, même auprès de ceux qu'ils aiment. »¹ Et qu'est-ce que le langage, sinon la faculté que les hommes ont de communiquer entre eux ? Ce qui vaut aussi pour l'Eglise.

L'Eglise veut communiquer ce qu'elle a reçu, ce qui la fait vivre, la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, l'Evangile d'un Dieu proche des hommes comme Créateur, Sauveur et Juge, symbolisé dans l'image du Père.² Pour le dire et l'annoncer afin qu'il soit entendu, compris et assimilé, il faut disposer d'un langage capable de communiquer et de toucher l'intelligence et le cœur, de manière à provoquer un changement dans la façon de penser et d'agir.

Avant de parler des caractéristiques les plus marquantes du langage de la prédication, mentionnons les facteurs qui l'influencent.

On connaît le proverbe, « C'est le ton qui fait la musique ». Il s'applique aussi au langage : les nuances et les tons qui résonnent dans la façon de parler se

retrouvent jusque dans le texte écrit. Ils dépendent d'une attitude de fond préalable à toute communication, à des questions de style, au choix des mots et à la diction. Mais ils dépendent aussi de la disposition d'esprit de celui qui parle et de sa capacité d'empathie.

Ce « ton qui fait la musique » varie selon l'image d'Eglise que le locuteur se fait, selon sa manière de juger l'Eglise et selon sa propre situation de croyant dans un monde en changement où les chrétiens deviennent de plus en plus minoritaires.

Une Eglise, des images

On peut schématiquement évoquer trois images qui influencent le langage de la prédication et le rendent peu compréhensible, voire tout à fait inacceptable pour bien de nos contemporains, qu'ils soient croyants ou non.

- 1 • **J.-P. Bagot**, *Propos intempestifs sur l'eucharistie*, Cerf, Paris 2005, p. 27. Cf. le chapitre très instructif « Quel langage pour les choses de la foi ? » in **B. Sesboué**, *Croire. Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXI^e siècle*, Drognet & Ardant, Paris 1999, pp. 57-78.
- 2 • En dépit de toutes ses ambivalences, ce symbolisme nous semble irremplaçable et le mieux indiqué pour exprimer la quintessence du message de Jésus sur Dieu. Cf. **P. Ricoeur**, « Paternité : du fantasme au symbole », in *Le conflit des interprétations*, Seuil, Paris 1969, pp. 458-486.

Il y a d'abord l'*Eglise-bastion*, la forteresse qui se sent menacée et agressée dans un monde sécularisé, qui cherche à fortifier ses défenses : les instances qui exercent l'autorité et qui veillent sur la discipline, les tours de guet de l'orthodoxie sont mises au premier plan. Même si cela est compréhensible et peut-être parfois nécessaire, il faut prendre garde de ne pas commettre la faute du roi Acas qui, soucieux de protéger Jérusalem contre les ennemis venant du Nord en édifiant des bastions, fut incapable d'entendre le message d'espérance du prophète Isaïe (cf. Es 7). Le discours de l'Eglise-bastion est teinté d'angoisse face au « monde méchant ». On met en avant la tradition et l'autorité, on évite toute formulation nouvelle, on se complaît dans les citations. Cette façon de parler engendre une atmosphère d'ennui ; elle est impersonnelle et dépersonnalisante dans la mesure où elle enferme la foi dans le corset des articles et des définitions. C'est comme si on marchait sur un champ miné. Un tel langage n'ouvre pas les portes. Il convient à la garnison de la forteresse ; pour les autres, il fait l'effet d'un fil de fer barbelé...

Il existe aussi une *Eglise qui veut se faire bien voir du monde alentour*. On ouvre des boulevards à partir du glacis de la forteresse en rasant les murs, et cette ouverture est sans limites : on y entre et on en sort à discrétion. C'est une Eglise qui offre ses services sans obligations, où l'on n'a besoin d'aucun effort pour y vivre et agir. Dans ce modèle-là, la parole de Dieu n'a jamais le caractère de « l'épée de l'Esprit » (Ep 6,17). Ce qu'elle offre est donné au rabais, la méditation du mystère du Christ devient une mystique sans peine où tout va bien et tout est égal. L'air du temps l'exige et on s'y plie. Ce langage reste sans écho parce que ce qu'il dit est aussitôt étouffé par

d'autres messages plus bruyants sur le marché moderne du bien-être. Dans le chœur des messages qui déferlent sur nos contemporains, la voix d'une Eglise qui se plie à l'air du temps ressemble à une voix de castrat dans un chœur mixte !

Aujourd'hui, l'image d'une *Eglise militante*, qui va à l'encontre du monde éloigné de la foi dans un esprit de *Reconquista* n'est pas morte non plus. On sort de la forteresse pour conquérir et occuper les structures et les postes d'influence, pour y hisser le drapeau de la chrétienté. Cette Eglise mise sur des élites et son langage porte l'empreinte d'une idéologie. Pas de questions déconcertantes, pas d'autocritique, on est sûr de soi parce qu'on a des réponses toutes faites pour chaque question. Sa teneur rappelle la devise des croisades : *Dieu le veut !* L'Eglise militante n'est pas capable de dialoguer. Au lieu d'être un levain pour le monde, elle devient un acide corrosif. Elle ne connaît plus la Parole de la Bonne Nouvelle, qui donne sens, rassure, réconcilie et unit ; au contraire, elle use du langage des déclarations, des exigences et des condamnations. Il s'en suit que les tensions entre l'Eglise et le monde sécularisé s'aggravent, et celles à l'intérieur de l'Eglise sont exacerbées.

Une Eglise libre

Or, même si l'on reconquiert toutes les positions de pouvoir et d'influence, cela ne signifie pas pour autant qu'on touche les cœurs. L'Eglise a besoin d'un tel langage, non pour augmenter le nombre de ses adhérents et ainsi avoir du succès, mais parce que Dieu parle aux cœurs et veut qu'on les touche en son nom. Parce qu'elle est une ville bâtie sur la montagne, l'Eglise ne peut être ni un

église

bastion, ni une troupe militante, ni un relais qui diffuse l'air du temps ; son discours devrait témoigner d'une expérience inouïe.

Ce langage, on le découvre par exemple dans les œuvres de Maurice Zundel ou du cardinal Martini. Pareillement dans les textes du concile Vatican II qui, si on les compare à ceux des autres conciles, ne parlent pas au moyen d'anathèmes et de définitions. Dans les documents les plus importants (*Gaudium et Spes*, *Lumen Gentium*, *Dignitatis Humanae*, *Nostra Aetate*, etc.), on découvre un langage qui explique et creuse en profondeur le message évangélique et qui cherche à réfléchir et à convaincre à partir de la vie des gens d'aujourd'hui. Ce langage veut clarifier le contenu de la foi, il veut édifier d'une façon positive, sans condamnation ni gestes menaçants.

Il révèle une Eglise solidaire de l'humanité qu'elle veut servir en lui communiquant son message merveilleux, malgré ses faibles forces ; une Eglise qui veut rayonner dans notre monde par ses œuvres et ses paroles, une Eglise qui s'engage et qui fait retentir sa voix. Car derrière ses paroles, il y a l'action et le service. L'Eglise sent très bien que nos contemporains n'ont pas confiance dans les grandes déclarations. Les ava-

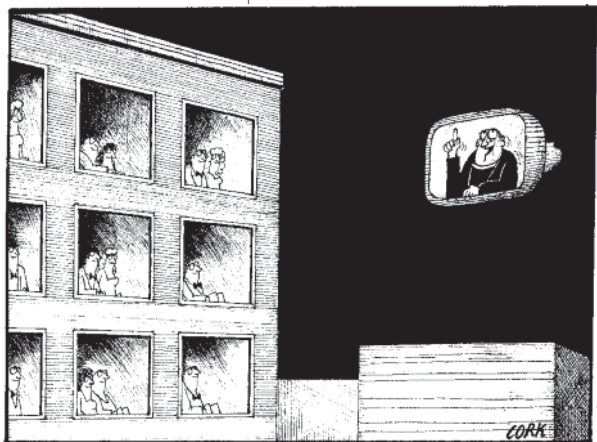
lanches de paroles les répulsent ; ils y voient plutôt le signe d'un manque terrible d'engagement.

Une Eglise de ce type-là est libre de toute spéculation sur son image et son pouvoir. Son discours est celui de l'honnêteté et de la sincérité, celui d'une Eglise capable de reconnaître ses propres faiblesses et de les corriger, et qui peut non seulement faire la critique mais également la recevoir. C'est là le signe de sa crédibilité.

L'empathie

Ce langage ressemble à celui de Jésus ressuscité qui parle, chemin faisant, avec les deux disciples d'Emmaüs. Ils sont tristes, car ils sont en train d'abandonner une expérience pleine de promesses d'avenir mais qui s'est achevée dans une profonde déception : « Nous avons cru... » Ce qu'ils racontent, c'est exactement le contenu du message sur Jésus, mais sans vie, sans ouverture, un contenu marqué par la frustration et la déception des témoins qui se sentent quelque part trompés, abandonnés et désespérés.

Après avoir marché avec eux et les avoir longuement écoutés, le Ressuscité commence exactement là où ils se trouvent, avec emphase et empathie. Il leur explique les Ecritures et leur parle de telle façon que les deux disciples lui disent : « Seigneur, reste avec nous, il se fait tard... » Jésus n'a pas usé d'un langage triomphaliste, il a choisi le dialogue personnel, ardu et patient, tout proche de la situation des disciples frustrés. Nous ne connaissons pas les détails de son argumentation, mais l'Evangile nous donne ce qui est le plus important pour l'annonce de la Parole de Dieu : l'attitude fondamentale de Jésus, pleine de res-



pect pour la situation des deux disciples, un Jésus patient, prêt à écouter longuement avant de parler lui-même.

Ce type de parole ne se rencontre pas dans les secrétariats, ni dans les bureaux ou les cabinets d'études. On y fait peut-être de la bonne farine, dont la qualité est estimable, certes, mais c'est toujours de la farine à l'état brut, qui ne nourrit pas encore. Il faut transformer ce langage en un bon pain qui remplit le cœur et l'esprit. On a parfois l'impression qu'il y a plus de meuniers que de boulangers dans l'Eglise...

Pour que, dans notre Eglise, le langage de la parole soit du pain qui nourrisse, il faut bien connaître la farine théologique et administrative, mais également la façon de vivre et de penser de ceux qui ont tourné et tournent encore le dos à Jérusalem à la recherche de leur Emmaüs, de ceux qui se trouvent dans un *no man's land* spirituel.

Il faut les rencontrer et dialoguer avec eux pour connaître leur mode d'expression, leurs sentiments et leurs espoirs, leurs déceptions et leurs frustrations, leurs désirs ardents, leurs réserves et leur impatience. C'est pourquoi les serviteurs de la Parole doivent être prêts à entendre et apprendre de ceux qui sont aussi bien loin que proches de l'Eglise. Il faut qu'ils soient capables d'écouter et de détecter ce qui se passe dans les courants du temps, de la culture et de la société, et qu'ils en tiennent compte lorsqu'ils annoncent la Parole de Vie. Ainsi, dans les prédications tout comme dans les écrits, le langage sera marqué par le dialogue.

En reprenant la symbolique du pain, le langage d'une Eglise qui annonce et enseigne a également besoin de saveur,

c'est-à-dire d'images et d'humour. Combien de fois a-t-on l'impression qu'au lieu de pain savoureux, on nous donne des biscottes de régime... ? On les digère mal, tout comme le glacé épais et sucré du pathos, qu'il soit taxé de « progressiste » ou de « conservateur ».

Dignité de l'homme

Pour conclure, le langage d'Eglise devrait être celui de la communication de l'amour, véhiculé par le biais d'images, de l'empathie et teinté d'humour. Cela ne signifie pas que les prédications ressemblent à d'affectueux gestes d'approbation qui caressent les auditeurs dans le sens du poil en se pliant aux diktats de l'air du temps. Il y a même des situations où, dans la prédication, il s'agit de faire l'expérience de la parole de Dieu qui est « vivante, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants [et qui] pénètre au plus profond de l'âme... [et dont] nous aurons à rendre compte » (He 4,12).

C'est là que les vérités fondamentales de l'Evangile sont en jeu. Mais dans ce cas, comme toujours, la prédication de l'Eglise devrait faire sentir à ses auditeurs ce que Zundel a appelé le respect de la dignité de l'homme : « Tout homme demande à être traité comme une personne, rien ne l'offense autant que le mépris de sa dignité, rien ne concourt davantage à sa libération que de la lui rendre sensible dans le respect qu'on lui témoigne... C'est donc à cette dignité que l'Eglise doit s'adresser, et avec tant d'humilité que chacun puisse se sentir inclus dans son universalité par cela même qui le fait homme. C'est uniquement sous cet aspect que tout homme reconnaîtra à l'Eglise le droit de lui parler. »³

Stj. K.

3 • *Un autre regard sur l'homme*, Fayard, Paris 1996, p. 330.

Les évangéliques et l'œcuménisme

L'expérience du canton de Vaud

●●● **Martin Hoegger**, Lausanne

Pasteur, Ministère de dialogue œcuménique dans l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud, président du Conseil des Eglises chrétiennes dans le canton de Vaud

Quelle contribution les Eglises évangéliques apportent-elles au mouvement œcuménique ? L'expérience vécue dans le canton de Vaud montre combien elles ont dynamisé l'œcuménisme local et, réciproquement, l'enrichissement que cela a constitué pour elles. Les lignes qui suivent désirent en rendre compte, sans cacher les difficultés qui peuvent surgir.¹

En Suisse, le recensement de l'an 2000 compte 161 000 personnes appartenant à des Eglises évangéliques, soit 2,2 % de la population. Si l'on ajoute les personnes de sensibilité évangélique appartenant aux Eglises réformées, il faudrait doubler ce chiffre. Selon Olivier Favre, un tiers des réformés pratiquants en Suisse serait de sensibilité évangélique.² Le sociologue lausannois Jörg Stolz les répartit en trois catégories : l'aile charismatique et pentecôtiste ; les évangéliques « classiques », comme l'Eglise méthodiste et l'Armée du salut ; et les conservateurs. Ces derniers refusent par principe de participer à toute rencontre œcuménique. C'est ainsi que quelques Eglises ont quitté la Fédération romande d'Eglises et œuvres évangéliques (FREOE) lorsque celle-ci s'est ouverte au mouvement œcuménique.³

En Suisse romande, 90 % des Eglises évangéliques sont fédérées. Ce mouvement de fédération est une évolution significative de ces dernières années. En l'espace de deux ans, trois fédérations évangéliques cantonales ont été créées (Vaud en 2003, Neuchâtel et Valais en 2005) ; actuellement, un projet de fusion entre la FREOE et l'Alliance évangélique romande est discuté. Cela

apporte au monde évangélique une plus grande unité et facilite la rencontre avec les autres Eglises.

En effet, lorsque le monde évangélique était une nébuleuse de communautés avec peu de liens entre elles, il était beaucoup plus difficile d'entrer en relation avec leurs responsables. Mais, à dire vrai, le souci de coordination des évangéliques est présent depuis fort longtemps : l'Alliance évangélique universelle, une des premières organisations interconfessionnelles, est née en 1846 à Londres et sa section romande a été fondée un an plus tard ; de son côté, la Conférence pentecôtiste mondiale cherche depuis plus d'un demi-siècle à promouvoir la coopération entre Eglises pentecôtistes.

- 1 • Je remercie Hilary Waardenburg et le pasteur Roland Ostertag, membres orthodoxe et évangélique du comité du CECCV, pour leur contribution à cet article.
- 2 • **Olivier Favre**, *Les Eglises évangéliques de Suisse. Contours et identité d'un milieu social émergent*, thèse de doctorat, Lausanne 2006.
- 3 • La Fédération des Eglises protestantes de Suisse et la Fédération romande d'Eglises et œuvres évangéliques (FREOE) ont signé en 1998 une déclaration commune qui encourage la collaboration entre réformés et évangéliques.

Cette évolution ne doit pas cacher toutefois la très grande diversité des Eglises évangéliques... et parfois leurs divisions, en particulier parmi les communautés nées de la migration. On assiste à une multiplication d'Eglises africaines et latino-américaines, la plupart de sensibilité évangélique-pentecôtiste.

Si l'on considère le plan mondial, selon les statistiques de la World Christian Encyclopedia, les prochaines années seront marquées par une croissance remarquable des Eglises évangéliques et pentecôtistes (en 2025, elles pourraient constituer la moitié du christianisme) et par un mouvement de fragmentation, contrebalancé par celui de fédération des Eglises. Cela rend encore plus sensible l'urgence d'un « devoir d'unité » parmi les Eglises évangéliques. De leur côté, les autres Eglises - membres du Conseil œcuménique des Eglises (COE) et l'Eglise catholique romaine - ont à leur égard un « devoir de reconnaissance ».

Un peu d'histoire

Historiquement, il faut voir l'origine de ce courant dans l'aile radicale de la Réforme au XVI^e siècle, d'où sont issues les Eglises mennonites et baptistes. Il est donc bien plus ancien que les mouvements de Réveil des XVIII^e et XIX^e siècles où sont nées la majorité des Eglises évangéliques. Certains évangéliques n'hésitent d'ailleurs pas à se décrire aujourd'hui comme ceux qui assument l'héritage de la Réforme, en particulier son accent mis sur l'autorité des Ecritures et sur une confession de la foi « orthodoxe », exprimée dans le Symbole des Apôtres ou dans d'autres confessions de foi, comme celle de l'Alliance évangélique européenne. Ce qui les caractérise est une unité fondamentale de convictions théologiques et spirituelles, bien plus qu'une unité d'orga-

nisation. On s'accorde à voir dans le courant évangélique une branche du protestantisme. Ceci est plus visible en France qu'en Suisse. La Fédération des Eglises protestantes de France est davantage plurielle, puisqu'elle est composée de nombreuses Eglises évangéliques. Un quart de ces Eglises se trouvent réunies en son sein et le mouvement de ralliement à la fédération continue. En Suisse, seuls deux membres de la Fédération des Eglises protestantes sont des Eglises évangéliques : l'Eglise méthodiste et l'Eglise libre de Genève.

Dans cet article, nous mettons le pentecôtisme sous le chapeau évangélique, mais il est nécessaire de les distinguer. Le pentecôtisme est né au début du XX^e siècle aux Etats-Unis et a influencé des mouvements de Réveil sur les autres continents. Dans la FREOE et la Fédération évangélique vaudoise (FEV), des Eglises de sensibilités évangélique et pentecôtiste ont leur place.

Une conséquence de cette affiliation est que certaines Eglises pentecôtistes ont développé des caractéristiques évangéliques et que des Eglises évangéliques sont devenues plus pentecôtistes dans leur nature. Ceci est aussi valable plus généralement en Europe, où l'on observe une fécondation mutuelle.

L'expérience vaudoise

Beaucoup considèrent le courant évangélique comme un obstacle sur le chemin de l'unité, quand ils n'ignorent pas totalement son existence ou ne le confondent avec des sectes plus ou moins excentriques. L'expérience vécue dans le pays, dans le canton de Vaud en particulier, permet de rétorquer à ces idées reçues. Le Conseil des Eglises chrétiennes dans le canton de Vaud (CECCV) a été fondé en janvier 2003. Parmi les Eglises fon-

datrices, on trouve la Fédération évangélique vaudoise (FEV) et la Fédération des Eglises libres pentecôtisantes de Suisse (FELPS).⁴ Selon son fondement, le CECCV est une « communauté fraternelle d'Eglises en chemin vers l'unité telle que le Christ la veut. A la lumière des Ecritures, elles confessent ensemble le Seigneur Jésus-Christ, Dieu et Sauveur, et veulent répondre ensemble à la vocation qu'il leur adresse... à la gloire du seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ». Les Eglises qui en deviennent membres se donnent un espace pour faire croître entre elles la communion fraternelle en confessant la foi apostolique, en célébrant ensemble le Christ, en témoignant ensemble de l'Evangile et en servant la population, en grandissant ensemble par l'information, le dialogue et la collaboration.

Comment les Eglises évangéliques membres du CECCV participent-elles à ce quadruple but du Conseil ?

Confesser la foi ensemble

Les évangéliques confessent l'autorité des Ecritures, la divinité du Christ et la Trinité. La confession de foi de l'Alliance évangélique française dit : « Nous croyons : que l'Ecriture sainte est la Parole infaillible de Dieu, autorité souveraine en matière de foi et de vie. En un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, de toute éternité. En Jésus-Christ notre Seigneur, Dieu manifesté en chair... » Sur cette base spirituelle, les évangéliques peuvent prier ensemble et témoigner de l'Evangile avec les autres Eglises. En effet, sans confession commune de la foi, il n'est pas possible d'arriver à la pleine communion entre les Eglises, rappellent les statuts du CECCV. Ces statuts renvoient au Symbole œcuménique de Nicée-Constantinople, comme un

texte servant de point de départ pour la confession de la foi. Il a été récité à chaque célébration œcuménique à la cathédrale de Lausanne, lorsque toutes les Eglises membres du futur CECCV se sont réunies. Même si les Eglises évangéliques n'ont pas l'habitude de le réciter durant leurs cultes, elles n'ont aucun problème à adhérer à son contenu.

Les évangéliques découvrent une réelle proximité spirituelle avec des prêtres catholiques et orthodoxes, quoique, sur le terrain, les relations demeurent souvent prudentes. Ils se réjouissent lorsqu'ils perçoivent une recherche de la piété, mais ils se méfient de l'intellectualisme. Cette meilleure connaissance réciproque, ainsi que des convergences dans le domaine de la doctrine et de l'éthique ont également conduit à des dialogues sur le plan international. C'est ainsi qu'un dialogue orthodoxe-évangélique est né, en particulier après l'Assemblée œcuménique de Canberra (1991), pour réaffirmer le fondement biblique et christologique du COE et en réaction contre certaines tendances syncrétistes.⁵

Chez les évangéliques, la référence à l'autorité de la Bible est forte, mais elle ne signifie pas qu'ils vont tous être « fondamentalistes ». Certes, sur plusieurs points, nos interprétations de l'Ecriture ont des nuances importantes, voire des

4 • Comme plusieurs Eglises membres de la FEV ou de la FELPS appartiennent aux deux fédérations, il a été décidé en 2005 que la FEV représentera également la FELPS au sein du Conseil des Eglises chrétiennes dans le canton de Vaud.

5 • Les Eglises évangéliques appellent par exemple au discernement dans le dialogue interreligieux. Toutefois, elles sont prêtes à participer à une réflexion sur le sens des autres religions. C'est ainsi qu'en 2002, à Saint-Maurice, un congrès sur le dialogue islamo-chrétien a ouvert la voie. Et une commission Eglises et Religions vient d'être créée par le CECCV ; des représentants évangéliques y participent.

divergences. Mais il y a une grande diversité d'interprétation dans le monde évangélique et il faut se garder de la caricature.

Prier ensemble

La prière commune a été le moteur constitutif du CECCV. Les Eglises évangéliques y ont participé activement, avec leur dynamisme, leur joie, une certaine spontanéité. Elles apportent leur jeunesse, leurs chants nés du renouveau hymnologique évangélique, leurs instruments, leurs danses.

Après trois célébrations œcuméniques qui ont rassemblé le peuple de Dieu, l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud a décidé d'ouvrir la cathédrale aux autres confessions chrétiennes. Une fois par mois, une Eglise membre du CECCV anime une célébration de la Parole. Nous avons pu ainsi découvrir les formes de la prière des Eglises évangéliques, celles d'ici mais aussi des nombreuses Eglises composées de migrants et dont la majorité sont de sensibilité évangélique. Plus nous avançons dans cette expérience, plus nous nous rendons compte de l'extraordinaire diversité liturgique du christianisme. Nous découvrons aussi combien de choses nous avons en commun. Ces convergences, en particulier la centralité de la Parole de Dieu, doivent être célébrées.

Les évangéliques croient à la force et à l'importance de la prière et sont moins enclins à séparer la prière de la vie, comme on aurait tendance à le faire dans mon Eglise réformée. Ils désirent développer encore davantage cet esprit et souhaitent, par le jeûne et la prière, un renouveau spirituel dans toutes les Eglises.

De leur côté, la convivialité œcuménique leur a permis de découvrir d'autres formes de prière. Les évangéliques ren-

contrent des priants fervents dans les Eglises-sœurs et cela les enrichit. Ils prennent goût à la diversité et certains ne se contentent plus des grandes conventions évangéliques ou pentecôtistes, pas assez colorées à leur sens. Suite à la première célébration œcuménique à la cathédrale, en 2000, un responsable d'une Eglise pentecôtiste m'a dit : « Nous, pentecôtistes, avons l'habitude des grands rassemblements où nous nous attendons à l'action de l'Esprit saint, mais ici j'ai fait une expérience de l'Esprit saint comme jamais. » C'est un fruit de l'unité vécue durant ce moment.

Témoigner et servir

Avec leur élan missionnaire, les Eglises évangéliques rappellent à toutes les Eglises que le but de l'œcuménisme est missionnaire. Les Eglises sont appelées à la communion, non pour se satisfaire elles-mêmes, mais « afin que le monde croie » (Jn 17,20). En Suisse romande, le mouvement actuel de fédération et leur participation au mouvement œcuménique conduisent les Eglises évangéliques à coordonner et à faire part de leurs projets d'évangélisation. C'est le meilleur moyen pour prévenir le prosélytisme et l'action désordonnée.

Le développement des « cours Alpha », portés principalement par les Eglises évangéliques, interpelle toutes les Eglises et de plus en plus de paroisses réformées et catholiques y prennent part. Les évangéliques participent également, dans le cadre du CECCV, à un groupe de réflexion sur la mission et l'évangélisation. Celui-ci a comme but de présenter quelques bases communes sur la mission de l'Eglise, puis des propositions concrètes d'action commune. Nous avons pu ainsi apporter un témoi-

gnage commun auprès des autorités politiques lors du bicentenaire du canton de Vaud.⁶

Localement, de plus en plus d'actions sont réalisées en commun. Par exemple, dans la région de Lausanne, une crèche vivante à Noël, des chantées œcuméniques, des marches au flambeau... A l'hôpital cantonal et universitaire de Lausanne (CHUV), un évangélique est intégré dans l'équipe de l'aumônerie œcuménique.

Il est vrai qu'en certains endroits les tensions avec les Eglises évangéliques sont réelles. Cependant les ouvertures le sont tout autant. C'est ainsi que durant la Semaine de l'Unité en 2006, les Eglises de Morges se sont réunies avec deux communautés évangéliques pour une célébration et une soirée communes, après dix ans d'hiver œcuménique.

Grandir ensemble

Chez les Eglises évangéliques, la vie communautaire et fraternelle est forte. Elles pourraient être tentées de se suffire à elles-mêmes. J'ai pourtant découvert un réel désir d'aller à la rencontre des autres. Un petit signe : dans certains endroits, les Eglises évangéliques renoncent à vivre entre elles leur semaine particulière de prière pour l'unité, qui a lieu une semaine avant celle qui réunit les autres Eglises. Quand bien même la semaine de l'Alliance évangélique est beaucoup plus ancienne - elle date de la fondation de l'Alliance en 1846 -, les Eglises évangéliques se joignent aux autres Eglises pour prier et témoigner ensemble de leur espérance. En 2005, nous avons visité le COE, à Genève. Les intuitions de Konrad Raiser, ancien secrétaire général du COE, sur la nécessité d'élargir l'espace œcuménique et de promouvoir un « œcumé-

nisme du peuple » ont été reçues avec intérêt par les évangéliques. Cependant, il y a quelques bémols. Dans leurs relations avec le COE et avec l'Eglise catholique romaine, les Eglises évangéliques craignent d'être englobées dans un système religieux monocole. Dans notre situation vaudoise, où deux grandes Eglises (réformée et catholique) sont présentes, elles nous apprennent le respect de la minorité et à utiliser à leur égard un langage inclusif.

Les évangéliques sont adeptes d'un œcuménisme de voisinage et de terrain. Pour eux, c'est dans l'action que se manifestent des formes visibles de l'unité chrétienne plus que dans les réflexions ecclésiologiques et sur les ministères. Elles comprennent la prière de Jésus concernant l'unité non pas en premier lieu dans son niveau institutionnel, mais dans sa dimension verticale. La croix nous introduit dans une « valse à trois temps », comme le dit Roland Ostertag : unité avec Dieu, avec les autres et avec soi-même.

Dans le canton de Vaud, les Eglises évangéliques sont donc devenues de vrais partenaires. Ce qui s'y passe ne doit pas cependant être isolé du reste : il faut devenir conscient des dialogues œcuméniques avec ces Eglises sur les plans national et international.

M. H.

La version complète
de cet article
peut être lue sur

www.choisir.ch

6 • Sur le plan politique et social, il y a nécessité de trouver un langage commun. Par exemple, les évangéliques ont beaucoup de difficultés avec les réflexions sur la mondialisation lorsque celles-ci proposent une approche plus rationnelle que biblique. Cependant les Eglises du CECCV ont réussi à rédiger une déclaration commune lors de la tenue du G8 à Evian, en 2003.

Eglises et pouvoir politique en Hongrie

●●● **Attila Jakab**, Budapest
Dr en histoire du christianisme

Les effets conjugués de la globalisation et de l'adhésion du pays à l'UE ne font que creuser en Hongrie le désir de trouver un sens à une existence de plus en plus précaire, fragile et exposée à la soi-disant « concurrence ». Cela incite les gens à privilégier la «réalisation» personnelle, mesurable surtout par la réussite socio-économique. C'est dans un tel contexte que la société hongroise, plus ou moins croyante, observe les activités des Eglises et des communautés religieuses et écoute leurs messages. Les Eglises traditionnelles se trouvent sur un « grand marché religieux »,¹ qu'elles ont du mal à accepter. Cette situation est pourtant une conséquence quasi logique des compromissions avec l'Etat communiste ouvertement antireligieux qu'elles avaient acceptées.² A long terme, la collaboration a fait des dégâts considérables. La contre-sélection mise en œuvre dans le domaine des ressources humaines a généré un niveau de formation

qui laisse souvent à désirer chez une partie du personnel ecclésiastique. A quoi s'ajoute une éducation religieuse des fidèles défaillante, fortement entravée et contrôlée par l'Etat pendant des décennies. Le résultat est un manque inquiétant de culture religieuse (remplacée notamment par les témoignages de foi personnalisés), la primauté accordée à la religiosité émotionnelle et un penchant accru pour le fondamentalisme (lecture littérale des Ecritures). Des voix (souvent celles des scientifiques) s'élèvent pour que la créationnisme ou la planification intelligente soient enseignés comme théories alternatives à la théorie de l'évolution.³

Effritement des Eglises

Dans un tel contexte d'effervescence et de foisonnement des idées religieuses, les Eglises traditionnelles ne sont pas vraiment en mesure de répondre aux besoins des personnes en quête intellectuelle et spirituelle. Regardant en arrière, avec le désir nostalgique de retrouver les statuts et les pouvoirs d'antan, ces Eglises vivent plus dans le passé que dans le présent hongrois, qui est celui d'une démocratie pluraliste où fleurissent toutes sortes de mouvements religieux.

En 1990, la Hongrie s'est engagée sur la voie de la démocratisation et de l'instauration du système économique de marché. La transition a profondément affecté la société hongroise. Elle a également touché les Eglises chrétiennes traditionnelles (catholique et réformée principalement, et, dans une moindre mesure, luthérienne). Insuffisamment préparées à la démocratie et au pluralisme, elles cherchent toujours leur place dans une société en quête spirituelle.

- 1 • En 2004, il y avait plus de 150 Eglises, confessions ou communautés religieuses enregistrées officiellement en Hongrie. Cf. **P. Török**, *Magyarországi vallási kalauz* [Guide religieux hongrois], Budapest 2004.
- 2 • Pour l'Eglise catholique romaine, cf. notamment **G. Adriányi**, *Die Ostpolitik des Vatikans 1958-1978 gegenüber Ungarn. Der Fall Kardinal Mindszenty*, (Studien zur Geschichte Ost- und Ostmitteleuropas, 3), Verlag Tibor Schäfer, Herne 2003. L'ouverture des archives permet de se faire une meilleure idée de l'ampleur de la collaboration.
- 3 • Cf. notamment www.aeternitas.hu.

En 2004, selon les dernières statistiques des autorités fiscales, 127 Eglises et communautés religieuses ont bénéficié du 1 % d'impôt que chaque contribuable peut légalement offrir à l'organisme religieux de son choix. Des projets de sociétés d'intérêt général ont également recueilli les offrandes d'un nombre de personnes bien supérieur aux fidèles des Eglises réformée et luthérienne réunies.⁴ Cependant, et sans le vouloir explicitement, les Eglises traditionnelles subissent également l'influence de leur « concurrents ». C'est ainsi que des communautés à tendances plus « évangéliques », favorisant surtout la religiosité émotionnelle, se montrent vivantes à l'intérieure des églises, tandis que beau-

Eglise Saint-Mathias,
Budapest



coup de paroisses sont constamment confrontées à des difficultés. L'influence de ces « îlots de spiritualité » reste néanmoins limitée, que ce soit dans les Eglises ou dans la société.

Force est de constater que, d'une manière générale, le poids social et le nombre de fidèles des Eglises traditionnelles ne cessent de diminuer. A quoi s'ajoute leur vieillissement et leur ruralisation. Ce dernier phénomène s'explique essentiellement par la persistance de l'appartenance sociologique à une paroisse traditionnelle (il est bien connu que ce lien socio-religieux est plus faible en milieu urbain). Là, les aptitudes personnelles de l'ecclésiastique (ou l'ambiance communautaire) acquièrent un rôle plus important, aussi bien dans l'attraction que dans la répulsion.

Cet effritement du rôle social réel des Eglises traditionnelles donne d'autant plus à réfléchir que, depuis le changement de régime, bien des exigences d'ordre matériel ont été satisfaites. Leur situation patrimoniale s'est améliorée de manière significative et elles ont réussi à se construire un réseau considérable d'institutions socio-éducatives, financées en partie par l'Etat. Mais comme elles ont du mal à communiquer avec la société dans ce nouveau contexte de liberté retrouvé, les conflits et les tensions ne manquent pas. Dans un pays où plus de 30 % de la population se considèrent pratiquement non croyants et seulement moins de 15 % suivent - tant bien que mal - l'enseignement des Eglises, le ton autoritaire ne passe pas et la prétention de posséder la vérité absolue est

4 • Situation au 31.12.2005. Pour les Eglises traditionnelles, le nombre des personnes est en diminution, même si la somme offerte a augmenté (www.apeh.hu/informacio/kegyh_2004.htm).

vite contestée. Tandis que les positions se radicalisent, et alors qu'elles sont accusées de vouloir imposer un ordre moral à la société, les Eglises crient à la persécution.

Politisation obsolète

L'accusation n'est d'ailleurs pas totalement dépourvue de fondement. Car en dépit de la diminution des fidèles - et sans doute en raison de cela aussi -, de nombreux responsables ecclésiastiques considèrent que les Eglises doivent occuper une place de prédilection dans la société et exercer une influence certaine sur la législation du pays. Selon cette vision, un ordre social, même fondé sur un système juridique civil, doit être aussi un ordre moral, sinon il n'a quasiment pas droit de cité. Ce qui fait que les Eglises privilégient l'alliance politique, au lieu de faire confiance à leurs fidèles et à leur capacité de persuasion mise au service du système de valeurs qu'elles représentent.

Cette vision est tributaire de la situation d'entre-deux-guerres, quand les Eglises - enchevêtrées dans les sphères du pouvoir de l'Etat - jouissaient d'une influence considérable et occupaient une place importante dans la société hongroise. Nostalgiques de ces temps révolus, elles préfèrent aujourd'hui la confrontation et la recherche d'un bouc émissaire (ou ennemi) comme explication commode à leurs problèmes. Elles souhaiteraient imposer (davantage que proposer) une échelle de valeurs à la société, qualifiée d'hédoniste. Or, dans une démocratie pluraliste, cela ne peut que susciter une opposition.

Dès lors, les Eglises doivent composer avec le souvenir des décennies de collaboration et de compromissions avec le communisme, avec les voix critiques

intérieures qui s'élèvent, et même avec la diversité des options politiques de leurs fidèles qu'elles n'arrivent pas à gérer réellement. C'est pourquoi elles privilégient une vision négative de la société hongroise, dépeinte parfois en termes apocalyptiques, où les diverses croyances et mouvements prolifèrent librement. En outre, les Eglises traditionnelles se contentent de poser cet amer constat sans chercher à en analyser les causes.

Faut-il s'étonner, dès lors, que les nouvelles communautés religieuses - qui ont rapidement acquis les règles du jeu démocratique, saisi les possibilités et relevé les défis - ne cessent de progresser démographiquement et institutionnellement, sans jamais entrer en conflit direct avec la société ? Pourtant, leur vision de la société est souvent négative, leur message moralisateur et culpabilisant, leurs critères d'appartenance plus strictes. Cela n'empêche pas les gens, surtout les jeunes de la classe moyenne, d'y adhérer de plein gré et avec conviction.

Quelles perspectives ?

Confrontée aux effets économiques de la mondialisation, à l'immigration et à l'émigration, ainsi qu'au vieillissement de la population, la société hongroise est en pleine restructuration. Dans ces conditions, beaucoup aspirent à la sécurité, mais ceux qui désirent trouver un sens à leur vie et cherchent de nouveaux liens socio-religieux sont également nombreux. C'est le grand défi lancé par la démocratie en construction aux Eglises traditionnelles. Sauront-elles le saisir ? Pour le moment, la réponse semble très incertaine !

Les Eglises donnent l'impression d'être plus occupées et préoccupées par la consolidation de leur position économique et par leur visibilité sociale, notamment à travers les institutions socio-éducatives, que par la diffusion de l'Evangile et de la foi chrétienne. Comme leurs besoins dépassent largement les capacités des fidèles, elles misent surtout sur les deniers publics. Cela crée régulièrement des conflits. Il arrive même que des responsables ecclésiastiques mécontents parlent de discrimination ou d'apartheid lorsque quelqu'un ose toucher au financement de ces institutions.⁵ Ce qui démontre incontestablement une méconnaissance des réalités à la fois sud-africaine et hongroise...

Les communautés dites « évangéliques » en revanche ont une stratégie très différente. Elles privilégient surtout l'évangélisation. Avec l'augmentation du nombre des fidèles, leurs finances s'améliorent. D'autant plus que les nouveaux convertis sont plus enthousiastes, plus jeunes, plus disposés à soutenir leurs communautés et souvent d'une meilleure situation sociale. A quoi s'ajoutent les aides extérieures, surtout d'origine américaine, qui leur assurent une certaine stabilité financière, indépendante de l'aide de l'Etat. Qui plus est, ces communautés apparaissent aux yeux de l'opinion publique beaucoup moins politisées que les Eglises traditionnelles.

Force est de constater que ces Eglises ont d'énormes difficultés à gérer la modernité, la démocratie (surtout les voix dissidentes) et les transformations dans une société en mouvement et en mutation. Assez méfiantes envers l'Occident et la théologie occidentale, elles manquent de personnel qualifié qui pourrait entamer le dialogue - non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur des institutions ecclésiastiques - et élaborer les modalités d'existence dans une

société démocratique et pluraliste. Cette incapacité de communiquer et d'accepter la diversité constitue sans doute un des handicaps les plus lourds de conséquences pour les Eglises traditionnelles. Tranquillisées de par leur poids démographique incontestable, elles ne cessent de s'enfermer sur elles-mêmes. Incapables de sortir réellement de leur attitude d'opposition, elles ont du mal à se régénérer et à développer une culture théologique de proposition. Les initiatives novatrices sont plutôt rares et sans portées réelles. Nous assistons à une sorte de « ghettoïsation » culturelle, intellectuelle et même sociale des Eglises traditionnelles.

Malheureusement, ni cette évolution, ni l'appauvrissement spirituel n'inquiètent vraiment les responsables ecclésiastiques qui mêlent parfois rectitude doctrinale ou morale et option politique. De ce fait, les Eglises traditionnelles, au lieu de rassembler les fidèles dans un espace spirituel politiquement neutre, deviennent plutôt des facteurs de déstabilisation, de division et d'exclusion, dans une société déjà profondément divisée et antagoniste.

Tant que cette situation durera, les Eglises ne cesseront de soulever de profonds ressentiments et de se fourvoyer dans des querelles stériles à la moindre occasion. Au lieu d'attirer, elles ne feront que repousser et inciter à partir silencieusement ceux qui sont en quête spirituelle. Car aucune Eglise ne peut prétendre renouveler la société si elle ne se renouvelle pas elle-même d'abord ! Le passé religieux ne garantit nullement l'avenir ; surtout pas dans une démocratie plurielle.

A. J.

5 • P. Buda, Gy. Gábor, « A hit pajzsa, a lélek kardja » [Le bouclier de la foi, l'épée de l'esprit], in *Népszava* 3.01.2006.

Un couple déchiré

La raison et la foi

●●● **Paul Valadier s.j.**, Paris

Professeur d'anthropologie et d'éthique au Centre Sèvres,
directeur de la revue « Archives de philosophie »

Une évidence s'impose à la plupart de nos contemporains. L'exercice de la raison par les philosophes professionnels, mais tout autant par le commun des mortels dès lors qu'il réfléchit, suppose l'esprit critique, la remise en cause permanente des conclusions et plus encore des certitudes acquises, le refus de tout préjugé ou croyance censés arrêter paresseusement l'élan indéfini de la pensée. En revanche, il va de soi pour beaucoup que la foi religieuse s'identifie à des certitudes reçues, non discutées et non discutables, ou au saut dans le vide, voire dans l'absurde, parce que toute proposition révélée appelle une adhésion dans une obéissance totale.

Scènes de ménage désuètes

Contrairement à de solides préjugés, l'exercice de la raison ne va pas sans s'appuyer sur des croyances ; elle n'est pas indemne d'une assise posée *a priori*, sans laquelle la pensée ne commencerait même pas à penser ! Il faut bien commencer par *croire* en la capacité de l'esprit humain de chasser les ténèbres de l'erreur ! Mieux même, à sa possibilité de discerner quelque chose comme la vérité, en mettant en œuvre les métho-

des et les procédures rationnelles qui permettent d'y atteindre, fût-ce à tâtons et provisoirement.

Aucune recherche scientifique ne serait envisageable si le scientifique ne postulait qu'on peut saisir quelque chose de la réalité par l'intelligence et revenir sur ses approximations ou ses erreurs, les corriger, confronter ses propres conclusions à celles des autres, et par là même avancer sur le chemin de la connaissance. Et au fond, tout ce travail ne fait que confirmer la justesse de cette croyance : oui, finalement, l'esprit peut bel et bien pénétrer quelque peu la vérité des choses.

Mais de son côté, que serait une foi religieuse, surtout en contexte chrétien, qui ne mobiliserait pas aussi les ressources de l'intelligence humaine pour mieux comprendre la nature et la portée du message reçu, approfondir le sens de la Parole entendue et y répondre à travers toutes les puissances de notre humanité ?

Le fidéisme, entendu comme saut dans le vide, est la caricature de la foi, non la foi pure qui livrerait le croyant à Dieu sans discussion et sans interrogation. Il est en réalité paresse de l'esprit et défiance envers un Dieu qui, Intelligence suprême, a créé l'homme à son image, donc aussi participant à sa propre intelligence, capable de raison, appelé à rendre hommage par son esprit à un Dieu

Raison critique contre crédulité religieuse. Il ne faut pas croire que cette opposition soit banale ou seulement polémique. Elle marque l'histoire de la pensée depuis des siècles ; seulement, de nos jours, loin d'être bouleversante ou révolutionnaire, elle entretient, grâce aux simplismes qu'elle permet, les plus fortes paresse de l'esprit. Sans s'en apercevoir, elle risque bien de ruiner tant la raison que la foi, lesquelles plus que de conflits irréductibles ont besoin d'une fécondation réciproque.

qui lui parle dans une Parole déchiffrable et non absconse. La foi ne va donc pas sans la mise en œuvre de notre raison. Ne devons-nous pas répondre par tout notre être, intelligence comprise, à l'appel que Dieu nous adresse en son Christ ? Ainsi la raison ne va pas sans croyances nécessaires à son exercice, et la foi n'est pas sans recherche de son sens, donc travail de l'intelligence.

Mortel divorce

Bien souvent, des philosophes se croyant purs esprits critiques ont versé dans des adhésions et des croyances aberrantes : l'illusion de la conscience pure a réduit leur vigilance quant à leurs engagements sociaux ou politiques. Faut-il rappeler les dramatiques égarements envers le nazisme de Heidegger, que certains considèrent comme le plus grand métaphysicien de tous les temps ? Et que dire des innombrables intellectuels, philosophes, scientifiques et historiens, qui ont donné leur « foi » au stalinisme, au maoïsme, au trotskisme ? On aurait pu leur souhaiter plus d'esprit critique et moins de croyance aveugle...

Symétriquement, une foi non critique envers elle-même verse aisément dans le fanatisme, comme l'actualité le montre de manière impressionnante. Certains croyants s'imaginent tellement en possession de la vérité, s'identifient tellement à elle, qu'ils ne voient plus de distance entre eux et cette vérité ; ils versent alors non seulement dans le refus de toute interrogation sur cette vérité, mais ils rêvent de l'imposer à autrui par la contrainte ou par le biais de la loi ! Véritable idolâtrie de la vérité, qui, comme toute idolâtrie, demande du sang, en général celui des autres...

Ce divorce est mortel tant pour la raison que pour la foi. La raison rationaliste, qui se croit souveraine et capable de juger de tout, finit par se dessécher, par se rétrécir, par se replier sur soi, dans l'incapacité où elle est de prendre en compte la totalité du réel. En ce sens, l'appui sur l'univers symbolique que représentent entre autres les religions pourrait l'ouvrir à des dimensions du monde qui pourraient la stimuler, mais qu'elle finit par ignorer. Ou encore, la raison en vient à tellement douter de tout, qu'elle verse dans l'impuissance ou dans la complaisance envers le non-sens, le rien ; bref elle devient *nihiliste*, s'abîmant en débats stériles ou désespérant de tout, y compris d'elle-même.

De son côté, quand la foi récuse tout regard critique sur elle-même, quand elle est incapable de prendre distance par rapport à ses affirmations, elle se stérilise à son tour. Elle tombe dans le piétisme, l'enthousiasme fonctionnant à vide, l'exaltation illuministe. Elle se rétrécit ou se replie sur le groupe fusionnel qui s'étourdit de ses propres exploits et enthousiasmes nombrilistes. A moins qu'elle ne s'identifie à un dogmatisme autoritaire qui étouffe en réalité la vie dans la foi et transforme les Eglises en sectes.

Nécessaire complémentarité

Comme on l'a suggéré à l'instant, la foi peut stimuler et provoquer la raison. Elle peut lui faire prendre conscience de ses propres croyances ou préjugés, surtout quand elle limite son champ de recherche et d'interrogation et récuse toute investigation sur les messages religieux. Or le rationalisme « croit » (au sens de croyance qui se garde bien de se mettre soi-même à l'épreuve critique) que

l'univers religieux n'est que superstition, absence de pensée, stade primaire ou enfantin de l'humanité.

S'il surmontait ce préjugé, qui flirte fort souvent avec le fanatisme et le refus de voir, il découvrirait sans doute que les religions ou l'univers de la foi ouvrent à des richesses spirituelles et intellectuelles. Les explorant, la philosophie y trouverait des espaces nouveaux, une ouverture stimulante qui l'arracherait à ses limites souvent étroites et, pourquoi pas ? la détournerait de son propre nihilisme ou de la fascination pour ses insuffisances. Le monde de la foi peut donc aiguillonner le travail intellectuel, si du moins on l'aborde autrement qu'avec un *a priori* défavorable, méprisant ou réducteur.

Il est bien remarquable que nombre de philosophes redécouvrent de telles richesses et admettent que le monde des religions ne peut pas échapper à leur attention, à leurs recherches et à leurs analyses. Qu'il peut éventuellement leur éviter de s'enfermer dans un regard trop étroit sur la réalité. Après tout, la tradition de pensée occidentale n'a-t-elle pas été fortement et intimement marquée par les religions monothéistes ? S'interroger sur le message de saint Paul, n'est-ce pas aussi se donner le moyen de se comprendre soi-même, son histoire, sa culture, sa pensée morale, politique et spirituelle ? *L'Épître aux Romains* ne nous instruit-elle pas sur nous-mêmes autant que *La République* de Platon, et *La Cité de Dieu* de saint Augustin autant que *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote ?

De son côté, une foi vivante se doit d'accepter sa propre critique. Au niveau de la personne d'abord : suis-je absolument sûr d'être fidèle au Dieu vivant et à son message dans ma vie comme dans ma pensée ? n'ai-je pas besoin de remettre en question ma propre adhé-

sion, qui peut devenir paresse de l'esprit, conformisme de l'action ou, pire encore, certitude idolâtrique de détenir la vérité et de n'avoir plus à être mesurée par elle ? Cette acceptation est tout autant nécessaire au niveau collectif des Eglises. Ce disant, on ne fait que retrouver la grande tradition catholique qui a su accepter l'apport souvent déstabilisant des philosophes païens ou musulmans, non sans mal, non sans crise, mais dans la certitude que la raison peut aider la foi à sortir de ses propres préjugés et se renouveler en profondeur. Acceptation difficile comme les crises dites « modernistes » l'ont montré à la fin du XIX^e siècle. Car la raison critique déstabilise en un premier temps, bien qu'elle permette sur le long terme un fécond renouvellement, par exemple dans la lecture des textes fondateurs. Lirions-nous de nos jours les Écritures saintes avec la fécondité que l'on sait, si nos Eglises n'avaient pas fini par accepter le regard parfois décapant des diverses rationalités sur les textes ?

Nuisible peur

On comprend donc la méfiance, voire l'hostilité, qui peut se développer de part et d'autre. La philosophie rationaliste se méfie du dogmatisme (sans d'ailleurs toujours bien comprendre ce que, dans le catholicisme par exemple, on entend par dogme, qui n'est pas arrêt de la pensée mais bien plutôt stimulation devant le mystère) et il est certain que les Eglises ont trop versé dans cette déviance. De leur côté, on craint qu'une raison triomphaliste déstabilise l'univers religieux et dépasse ses propres limites ou capacités.

Double peur, nuisible à l'un et à l'autre, comme l'a fort bien formulé Jean Paul II dans son encyclique *Fides et Ratio*

(1998), justement consacrée au rapport entre foi et raison. Le pape y exalte le travail de la raison comme aucun pape ne l'a fait avant lui : « Il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande ; au contraire, elle tombe dans le grand danger d'être réduite à un mythe ou à une superstition. De la même manière, une raison qui n'a plus une foi adulte en face d'elle n'est pas incitée à s'intéresser à la nouveauté et à la radicalité de l'être » (§ 48).

Peut-être sommes-nous donc à la fin d'une période d'opposition et de méfiance réciproque qui a montré que les adversaires risquent bien de se retrouver défaits par ce combat, et tel est bien le diagnostic de Jean Paul II. Il faut donc envisager, non pas certes une identification entre raison et foi, mais une sorte de stimulation réciproque, chacune gardant ses marques propres mais acceptant la confrontation ou le dialogue. Perspective féconde pour les deux.

Pour un dialogue vivant

La raison (ou la philosophie actuelle) n'est pas au mieux de sa forme : tentée par le nihilisme ou l'enfermement dans les analyses stériles du langage ou de l'empirique, elle s'épuise en discours vains et vides ou s'enferme dans des débats scolastiques qui n'intéressent à peu près personne. Cette raison ne peut retrouver quelque force et quelque pertinence qu'en cessant ses petits jeux inutiles, en s'ouvrant à de nouvelles requêtes et en s'intéressant à l'univers symbolique où elle pourrait retrouver de nouveaux défis et de nouvelles stimulations. Ce fut le cas jadis, quand la raison trouvait dans l'univers religieux une provocation et les ressources d'une cri-

tique où elle pouvait montrer sa puissance de contestation ou d'ouverture à une vérité plus grande.

Qui ne voit de l'autre côté les risques d'enfermement et de stérilisation d'une foi repliée sur le pré carré des croyants ? Ou tentée par l'illumination ou l'enthousiasme, l'un et l'autre attirés par le fusionnel, éloignés des problèmes de la cité et proposant une religion désincarnée (quel paradoxe dans une religion de l'Incarnation !) ? Ou encore portée au repli sur les structures ecclésiales ou l'obsession de soi, au lieu de regarder vers le large et de se laisser interroger par les questions communes, afin de tirer du nouveau à partir de l'ancien ?

L'enjeu d'une meilleure réciprocité dans ce couple déchiré n'est donc pas mince. Une culture ou une civilisation est menacée de stérilité quand elle n'entretient plus en elle-même un dialogue, difficile, éventuellement conflictuel mais vivant, entre ces références sans lesquelles l'humanité ne peut guère entreprendre et prospérer de manière féconde : le monde de la raison en quête de sens de soi, du monde et de toutes choses ; le monde de la foi qui ouvre à plus grand que soi et donne force pour habiter l'univers et faire reculer en lui la violence, la haine ou la bêtise.

La vitalité de notre culture en dépend, puisqu'il s'agit de savoir si oui ou non nos contemporains trouveront un sens à vivre, à entreprendre, à aimer.

P. V.

Double langage

●●● *Guy-Th. Bedouelle o.p., Fribourg*

Que ce soit en littérature ou au cinéma, la fiction s'agrippe à la réalité, au moins en Occident. On pourrait même dire qu'elle la jalouse, avec sa richesse, ses contradictions et son mystère. L'œuvre d'un romancier comme Roger Martin du Gard est marquée par cette hantise de situer le récit de fiction par des documents irréfutables, comme il le fit avec *Jean Barois*, reconstruction à la fois imaginée et historique de l'Affaire Dreyfus.

La démarche de Truman Capote (1924-1984), avec son idée de *non fiction novel* (roman documentaire), est proche de cet idéal. Le film de Bennett Miller raconte la genèse et la mise en œuvre du premier essai qu'il fit de ce genre en publiant *De sang-froid* en 1966. Il ne s'agit pas d'une adaptation du livre, faite dès l'année suivante par Richard Brooks, mais du récit de l'entreprise, avec ses ambiguïtés et aussi le drame personnel dans lequel l'auteur fut entraîné.

En 1959, Truman Capote est un auteur à la mode, qui a connu un succès retentissant avec *Petit déjeuner chez Tiffany*. Personnage baroque, assumant sa voix maniérée et ses goûts sexuels hétérodoxes, il est la coqueluche des milieux new-yorkais. Il obtient de son éditeur la mission d'aller enquêter sur un crime affreux, commis le 15 novembre dans une ferme isolée de Holcomb, dans le Kansas : quatre membres de la famille Clutter ont été assassinés avec un fusil de chasse.

Capote s'y rend avec son amie Harper Lee qui lui sert autant de psychothérapeute que de secrétaire bénévole. Deux

suspects ont été arrêtés. Ils seront jugés, déclarés coupables et exécutés par pendaison, cinq ans plus tard, après avoir épuisé tous les recours judiciaires.

La démarche de Capote est littéraire : faire se rejoindre l'art du récit, dont il est un maître, avec la plus minutieuse reconstitution des faits. Plus que la réussite de l'acteur principal Philip Seymour Hoffman à imiter son personnage, c'est bien l'ambiguïté de l'entreprise qui intéresse ici parce qu'elle entraîne un double langage. Capote, par sa ténacité, a réussi à s'entretenir avec les policiers chargés de l'enquête, avec les proches des victimes et des accusés, mais surtout avec ces derniers qu'il a pu visiter dans leur prison.

Des deux criminels, Capote va vite négliger le plus fruste, pour se concentrer sur le plus séduisant, le plus cultivé, le plus pervers peut-être. Dans un face-à-face inquiétant, Capote a l'impression de trouver en Perry Smith un jumeau : n'a-t-il pas été tout comme lui abandonné en quelque sorte dans son enfance ? n'est-il pas, autrement mais réellement, un marginal comme lui ? Il se présente comme son ami et Perry utilise, dans sa logique à lui, les avantages qu'il peut en tirer.

Convaincu d'élaborer un nouveau genre de littérature, Capote ne résiste pas à donner une lecture publique à New York de ses premières pages, déjà très élaborées. Il connaît un succès extraordinaire mais dira à Perry, qui en a eu vent par la presse, qu'il n'a en fait rien écrit. Il en va de même du titre, *De sang-froid*, qui postule la préméditation ou du moins

*Truman Capote,
de Bennett
Miller*

Grounding, les derniers jours de Swissair, de M. Steiner et T. Fueter

la conscience du crime. Il niera avoir trouvé un titre quelconque.

Enfin, dans une confusion totale de l'esprit, Capote doit s'avouer qu'il ne souhaite pas que la grâce soit accordée aux condamnés car cela ruinerait son entreprise littéraire.

Le film montre bien combien le livre, avec son sous-titre *Récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences*, est amputé d'un élément essentiel : l'intervention de Capote lui-même dans l'affaire. C'est la question classique de l'observateur influant sur l'expérience qu'il conduit. Or Capote ne dit rien de son propre rôle, affectant l'objectivité d'un récit fondé sur la stricte observation des faits.

Finalement, fiction et réalité sont elles-mêmes deux langages qu'on ne manie pas impunément. C'est peut-être cette schizophrénie qui conduisit Capote à devoir pratiquement renoncer à publier après le succès prodigieux de *De sang-froid*.

« Grounding »



Grounding

La chute de la Compagnie Swissair et le choc qu'elle a occasionné dans le pays était un passionnant sujet à traiter par voie d'entretiens avec les protagonistes et les analystes en économie ou en politique. Dans leur film *Grounding*, Michael Steiner et Tobias Fueter n'ont pas vraiment voulu choisir entre les langages de la fiction et du documentaire. Il fallait certes décortiquer les complexes problèmes de type financier rencontrés par Swissair, avec l'implication des banques et la responsabilité des politiques. Le film le fait plutôt bien. Mais les réalisateurs ont voulu inclure les drames humains qu'une faillite, symbolisée par le stationnement à terre des appareils, peut signifier : ainsi une hôtesse expérimentée, un pilote adjoint, une jeune débutante, un cuisinier sont devenus des personnages à part entière, aux côtés de ceux dont les noms étaient dans la presse : Mario Corti, Moritz Suter, André Dosé, Marcel Ospel, etc.

Manquant de finesse dans le traitement de la Suisse d'en haut comme de celle d'en bas, le film ne convainc pas. La confusion s'empare du spectateur lorsqu'à la fiction, dont les protagonistes principaux sont joués par des acteurs, se mêlent des images télévisées où l'on voit parler et s'expliquer les vrais personnages.

Il faut beaucoup d'habileté pour parler à la fois les deux langages, mais le cas de Capote montre qu'elle ne suffit même pas.

G.-Th. B.

L'Homère de l'Emmental

Jeremias Gotthelf

● ● ● Gérard Joulé, *Epalinges*

Jeremias Gotthelf est un pasteur bernois qui écrivit au début du XIX^e siècle, au temps où existait encore une civilisation paysanne et chrétienne ; un prédicateur qui ne se contente pas de prêcher mais qui écrit de vrais romans dans lesquels il exprime ses idées religieuses, politiques, pédagogiques et sociales. Au fond, il lance les mêmes avertissements, les mêmes menaces qu'un Bourdaloue ou un Louis Veuillot. Et sans trop vouloir forcer les choses, on pourrait très bien voir en lui une sorte de Joseph de Maistre protestant. Il a la religion et la morale dans la tête et elles n'en sortent pas. Ce qui est mal est mal, un point c'est tout. Il n'y a pas trente-six façons de faire son salut.

Dans un monde devenu essentiellement psychologique comme le nôtre, la lecture des livres de Gotthelf nous comble et nous remplit de mélancolie. Car l'homme psychologique a débarqué l'homme moral et donc l'homme tout court. Comme le disait Péguy, la différence n'est pas entre l'homme païen et l'homme chrétien, mais entre l'homme ancien et l'homme moderne. Gotthelf a peint l'homme ancien en train de disparaître.

Comme l'auteur de la *Comédie humaine*, il possède au plus haut point les deux qualités essentielles du romancier : le don d'observation et l'imagination. La

faculté de rendre réel et plausible ce qu'il dépeint ou raconte lui permet de créer un monde d'une singulière vérité. Cependant jamais il ne se montre expérimentateur à la manière des naturalistes, qui contemplent de haut la pitoyable agitation humaine. Bien qu'il soit le pasteur de ces brebis, il reste tout proche d'elles, vivant leurs peines et leurs joies, comprenant leurs défauts, admettant leurs préjugés.

Il est l'un des rares écrivains de langue allemande à posséder un univers à lui. Une patrie, limitée certes, mais par chacun de ses traits, valable pour toute paysannerie véritable qu'il connaît à fond. Mais dans son œuvre on entend cependant résonner comme un adieu, comme une protestation sans espoir. Car ce qu'il décrit, cette réalité absolument authentique, enracinée, millénaire, du paysan qui possède sa terre et du paysan qui sert, du maître et du serviteur, était déjà en train de disparaître de son temps.

Un chant funèbre

L'œuvre de Gotthelf, si proche encore de la source de toute haute poésie épique, de la chanson de geste, avec la peinture de passions indestructibles, le déchaînement de destinées compactes,

Les éditions l'Age d'Homme, Lausanne, s'étant donné pour tâche de republier sinon l'intégralité, du moins une grande partie de l'œuvre romanesque de Jérémie Gotthelf, voici leurs dernières publications :

L'argent et l'esprit, 2000, 376 p.
Le Miroir des paysans, 2001, 376 p.
Uli le fermier, 2003, 400 p.
Anne-Bäbi Jowäger. Ses expériences de ménagère et de guérisseuse, 2004, 836 p.

cette œuvre baigne déjà dans une suprême lueur de couchant. On la sent s'éloigner avec tristesse de ce qui ne pourra plus être ressuscité. Peut-être en fut-il d'ailleurs toujours ainsi, peut-être que le poème d'Homère était déjà lui aussi un chant funèbre.

Pour moi, ce Bernois représente une partie importante de mon amour pour une Suisse défunte. Gotthelf est très proche de la grande période primitive de l'art narratif, de la plus grande période épique. Les événements extérieurs, la disette d'eau, l'incendie, l'orage et la rafale dans la forêt, il les restitue avec une force élémentaire. Il en sait aussi long sur une avalanche que l'Esprit de la Montagne, et quand le fleuve déborde, balayant tout sur son passage, il est le fleuve lui-même.

Il décrit la nature depuis sa plus extrême douceur jusqu'à ses fureurs, tout autrement que les grands Russes. Dans Gotthelf, quand les éléments se déchainent, il y a toujours à côté de lui une puissance supérieure qui commande à ces éléments et à lui-même.

Les personnages qu'il décrit, tous des paysans de la glèbe, et non pas ces clichés préfabriqués, artificiels, comme chez les écrivains tardifs de la paysannerie, ne sont pas, comme chez les Russes, des serfs oscillant entre le péché et la grâce et titubant tels des ivrognes. Ce sont des paysans libres, des types fondamentaux de l'homme libre ; ils sont attachés à la terre, ils sont présents, non représentés : Gotthelf ne fait pas le moindre emprunt à l'ironie des cultures tardives et citadines. Il campe ses figures magistralement calmes dans leurs puissantes passions et le destin accompagne ces passions en un contre-point ordonné comme par J.S. Bach.

L'espoir est toujours présent, un espoir sévère. Une foi rédemptrice, virile, sobre et d'un grand lyrisme.

Combien proche de nous et combien déjà reculé dans le passé ! Les folkloristes régionaux s'en sont emparés, c'est devenu un sujet de grand malentendu. Mais cet art n'est en rien ce qu'il passe pour être aujourd'hui. Il est au contraire l'expression d'une chose disparue : la souveraineté de l'homme, la souveraineté par la grâce et dans la soumission à Dieu.

Un style rude

Dans ses récits purement réalistes, dont l'argument est généralement fort simple, on est frappé avant tout par la force expressive du détail, qui n'omet aucune précision. Comme Balzac, Gotthelf n'hésite jamais à aller jusqu'au bout d'une situation donnée, à accumuler jusqu'à l'obsession les traits vigoureux. Mais c'est avant tout dans les récits légendaires que son imagination se donne libre cours. Enflammé par la vision mystique d'un dieu vengeur et justicier toujours présent, il fait retentir sur l'opulente campagne bernoise la trompette du Jugement Dernier.

On est naturellement tenté de faire la comparaison avec Ramuz. Manque de construction, répétitions, digressions, obscurités, langue souvent lourde et embarrassée, passant du dialecte de l'Emmental au patois de Canaan, Gotthelf à certains égards, quoique peignant un même monde, semble l'antithèse parfaite de l'écrivain romand à la langue si artiste et si travaillée, et pourtant certains, dont je suis, donneraient

toute l'œuvre de Ramuz pour une nouvelle édifiante du pasteur bernois.¹

« Le vicaire avait le sentiment qu'une ère nouvelle semblait commencer maintenant, que les forces célestes allaient se faire jour : et que, selon son expérience, la persévérance jouissait de la bénédiction du Seigneur. Dimanche passé déjà, il avait eu l'impression que l'église était plus remplie que d'habitude ; ayant cru ressentir les effets du souffle d'En Haut, cela l'avait amené à prononcer avec une force et une clarté particulières un sermon où il affirmait que le commun des mortels était voué à l'enfer, que, les tribunaux de Dieu étant proches, les fidèles devaient se repentir et se convertir s'ils ne voulaient pas connaître une horrible fin. Il lui avait semblé être le prophète Jonas et avoir à ses pieds la ville de Ninive, cachée derrière l'effrayant nuage de colère envoyé par Dieu. Et c'est alors que, dans un flot de paroles enflammées, il fit entrer la colère de Dieu dans le cœur des fidèles... »

On est chez Gotthelf dans le monde protestant et biblique de la loi et du Père. Monde clair, sans ombres et sans ténèbres, où les conséquences du vice et de la vertu sont développées dans toute leur matérialité ; où le mal est puni et le bien récompensé ; où le père veille sur ses terres, ses enfants, ses trou-

peaux, en est responsable devant Dieu, protège sa femme du malin et du péché, monde où l'homme est avant tout père, maître, époux, propriétaire ou serviteur ; monde où le père commande et où le fils obéit, où Dieu commande et où l'homme obéit et reçoit en échange de son obéissance tous les biens du ciel et de la terre. Deux chemins s'offrent à ses personnages ; l'un qui, pour ceux qui travaillent et vivent dans la crainte et le respect de Dieu, mène au ciel, et l'autre qui conduit à la perte. Entraînés par leurs vices, par les souffles néfastes de temps nouveaux, ils périront et ce sera bien fait.

Un monde solide

Vous ne trouverez pas, Dieu merci, chez Gotthelf, Eros appuyé au bras de Thanatos, couple douteux qui s'éteint à la nuit tombée au bord des canaux. Pas non plus de Roméo et Juliette au village, comme chez son contemporain citadin Gottfried Keller. Pas non plus de jeune homme riche et noceur qui décide brusquement de quitter le monde et ses plaisirs empestés pour aller expier ses péchés dans la cellule humide d'un monastère. Cela paraîtrait outré au pasteur Bitzius qui ne sait que son catéchisme et son décalogue et qui, fort de cette seule science, a bâti un monde solide comme le roc, indéracinable, et pourtant qui lui aussi a fini par s'effondrer.

Mais qu'il est bon de se plonger et de se replonger dans ces histoires et de s'entendre prêcher la rude et énergique morale biblique et évangélique !

G. J.

1 • Ramuz est un protestant, un bourgeois qui installe son chevalet devant une paysannerie catholique qui est en train de disparaître. Même s'il le regrette et s'il y voit les figures éternelles du tragique, il y a une distance entre elle et lui qu'il ne peut franchir, alors que Gotthelf est un pasteur qui parle à ses ouailles dans leur langue à elles. Ramuz a beau détester les bourgeois et ne pas trop porter le protestantisme dans son cœur, il n'en est pas moins un monsieur distingué avec une écriture très travaillée et un style artiste. C'est un intellectuel, un intellectuel dans le sens noble du terme, mais un intellectuel tout de même, ce que n'est pas Gotthelf.

Les 500 ans de la Garde suisse

Walpen Robert,
La Garde suisse pontificale. Courage et fidélité, Slatkine, Genève 2005, 272 p.

L'idée de ce magnifique ouvrage sur la Guardia Svizzera Pontificia (GSP) vient du colonel Pius Segmüller, ancien commandant de la Garde, instructeur de l'armée suisse, actif dans l'humanitaire. Il en a demandé la rédaction à un colonel professeur. Histoire, formation, devoirs et quotidien de la Garde forment la trame de ce livre.

Durant des siècles, des mercenaires suisses redoutés, ne « connaissant aucun adversaire à leur mesure », pillant, tuant des civils ou s'entre-tuant par milliers dans des armées opposées, ont servi hors de nos frontières, source de richesses pour la pauvre Suisse. Une réputation qui mena en 1506 le *papa terrible* Jules II à solliciter des Confédérés de l'Allemagne supérieure le droit d' enrôler de jeunes Suisses pour devenir les gardes du corps du Vicaire du Christ.¹

Les débuts de la GSP sont donc liés à la personnalité de Jules II, un pape qui connaissait aussi bien les mercenaires suisses que leur pays, puisque son oncle l'avait nommé évêque de Lausanne en 1473, et qui n'avait pas totalement confiance dans les Espagnols trop proches des Borgia, pas plus qu'en ses compatriotes trop égoïstes ou en la noblesse romaine. Ses bonnes relations avec la Suisse le poussèrent à appeler Peter von Hertenstein, archidiacre de la cathédrale de Sion, pour qu'il transmette à la Diète fédérale son souhait d'engager une garde personnelle de « 200 hommes » (100 de plus que le roi de France !). Ces gardes partiront chez le pape, tra-

versant le Gotthard à pied, en plein hiver, recevant une solde grâce aux prêts du banquier Fugger. Kaspar von Silenen, un soldat uranais, fut le premier capitaine de la Garde.

La mort de Jules II provoqua des désordres, comme souvent lors des fins de règne ; les gardes suisses tuèrent deux personnes. La première décision de son successeur Léon X fut cependant de confirmer l'engagement des gardes helvétiques. Ces gardes, « honneurs de toute leur nation », se sacrifièrent le 6 mai 1527 pour protéger Clément VII, le pape suivant, lors du terrible Sac de Rome : 147 d'entre eux moururent et les 42 survivants se réfugièrent au château St-Ange (ce 6 mai est devenu la journée commémorative de la Garde qui faillit disparaître).

En 1798, les Français entrèrent à Rome et ordonnèrent la destitution du pape. Ils désarmèrent tous les gardes pontificaux qui retournèrent alors en Suisse. Deux ans plus tard, les gardes reprirent du service, mais dans un contexte précaire. Les choses s'arrangèrent avec les défaites de Napoléon.

1 • Le canton du Valais et le conseiller fédéral Pascal Couchepin ont rendu hommage le 11 mars à la Garde suisse pontificale pour ses 500 ans. Les festivités se sont déroulées à la cathédrale de Sion, puis dans la ville de Naters d'où proviennent la majorité des gardes valaisans. Avec 693 hommes sur les 3767 qui ont rejoint le corps d'armée du Vatican ces 180 dernières années, le Valais est le canton suisse le plus représenté à la Garde suisse. (n.d.l.r.)

Le *Risorgimento*, l'unification italienne, vit le maintien de la Garde avec le retour du pape à Rome, en 1850. Mais les troupes italiennes marchèrent sur Rome en 1870, signant le déclin de l'Etat pontifical et de la souveraineté papale, maintenue pendant plus de mille ans.

Les Accords du Latran de 1929 établiront définitivement l'autorité pontificale sur un territoire minuscule, le *Stato della Città del Vaticano*. Une nouvelle loi fondamentale de l'Etat de la Cité du Vatican les a remplacés en 2001.

Ce livre montre encore le rôle intéressant joué par Huldrych Zwingli dans l'histoire de la papauté et des gardes suisses. Curé à Glaris, il accompagna par deux fois les troupes glaronaises en Italie. Plus tard, il se rapprocha des vues d'Erasmus de Rotterdam sur la Réforme du christianisme. Il resta néanmoins l'avocat des relations étroites avec la papauté et un partisan du recrutement de mercenaires pour le Saint-Siège. Ce n'est que plus tard qu'il admettra les vues de Luther et commencera à combattre le service mercenaire.

Histoire moderne

Parmi les faits plus récents, on peut relever le concile Vatican II : 1962 fut une année chargée pour les gardes en raison des contrôles multipliés aux entrées. Elle marque aussi leur première sortie officielle hors du Vatican pour accompagner le pape à Assise.

L'année 1970 revêt une autre importance encore pour la GSP : le 14 septembre, le Service d'information du Vati-

can annonce la dissolution de trois *Corpi militari Pontifici*, la Garde noble, la Garde d'honneur du palais et la Gardarmerie : « Nous vous annonçons... qu'après mûre réflexion et à notre vif regret, il nous a paru nécessaire de dissoudre les formations pontificales, à l'exception de la très ancienne Garde suisse (*ad eccezione dell'antichissima Guardia Svizzera*) qui continuera à assurer le service d'ordre et de garde.... » Paul VI aurait dit : « *Ma almeno mi lasciate i Svizzeri* » (Laissez-moi au moins les Suisses !). Ce qui dans la presse avait donné des titres comme *Désarmement au Vatican* ou *Les divisions du pape sont dissoutes*.

L'affaire Cédric Tornay n'est pas escamotée dans ce livre, qui ne fait cependant état que de la version officielle qui laisse des doutes.²

Une large part est encore accordée aux traditions et au quotidien actuel des gardes : uniformes, armement moderne, équipements, formations, motivations, déplacements officiels, drapeaux, armoiries, quartier, églises et cimetière de la garde.

Même sans les avant-propos du pape actuel, du conseiller fédéral Schmid et d'un commandant de corps (dont le texte est superflu), ce bel ouvrage à l'iconographie remarquable sortirait du lot.

Raymond Zoller

livres ouverts

« Les nuages noirs d'un jour ne peuvent assombrir plus de cinq siècles de générosité. »
Jean Paul II

2 • Concernant l'affaire Tornay, on peut lire encore le livre de l'ancien garde suisse **Stéphane Sapin**, *Garde suisse au Vatican : ombre et lumière*, Cabédita, Yens sur Morges 2004, 96 p. (n.d.l.r.)

 ■ Philosophie

Philippe Capelle
Finitude et Mystère
 Cerf, Paris 2005, 236 p.

L'auteur est le doyen de la Faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris. Cette situation fait de lui l'un des principaux gestionnaires des relations entre foi et raison, entre philosophie et religion, entre rationalité philosophique et rationalité théologique. Un ensemble complexe de relations, ramassé ici sous le titre *Finitude (du savoir) et Mystère (de la Révélation)*.

L'ouvrage comprend d'abord, dans un style serré et pointu, analytique et renseigné, des considérations étendues sur le statut de la philosophie en régime chrétien, en tenant notamment compte des apports de la philosophie contemporaine : herméneutique, phénoménologie, philosophie analytique, nouvelles approches de la métaphysique, etc.

Dans une troisième partie, l'auteur illustre cette magistrale enquête par des exemples de philosophes imprégnés de foi (Maurice Blondel) ou motivés à penser dans son rayonnement (Heidegger, lecteur de saint Augustin). Ces « figures » sont par moments moins convaincantes que ne le sont les propos plus exclusivement théoriques.

Entre ces deux parties s'imposent, par l'originalité ou l'inattendu du thème, des pages réconfortantes sur les exigences de l'Église institutionnelle en matière de formation de l'intelligence et sur le rôle de l'Université catholique. Je retiens l'appel à plus de philosophie dans la vie pastorale et dis ma joie de lire que « de plus en plus de responsables diocésains, ecclésiastiques ou laïcs, demandent que soit introduit un certain coefficient de réflexion philosophique dans la formation chrétienne permanente des adultes » (p. 119). Penser ainsi n'est pas faire preuve d'élitisme mais simplement de clairvoyance.

Philibert Secrétan

Yvan Mudry
Mots qui tuent, mots qui sauvent
 Labor et Fides, Genève 2005, 138 p.

Au regard contemporain, le monde vit un paradoxe : jamais les savoirs n'ont été si développés et diffusés, visant à engendrer un mieux vivre ; jamais pourtant ils n'ont engen-

dré une telle violence sourde et omniprésente. Que l'on pense aux discours de l'économie néo-libérale et de la science positiviste avec leurs conséquences éthiques. Parce qu'ils ne prennent pas en compte de larges pans de la réalité - le champ symbolique de la parole par exemple - ces discours en arrivent à tuer plutôt qu'à donner la vie. Seul le face-à-face avec autrui vient rompre le cercle de la violence, introduisant une brèche dans l'empire de l'illusion que crée la société dite de communication.

Mots qui tuent, mots qui sauvent est un livre stimulant, donnant à penser ce qui peut nous sauver de cette logique destructrice. Le lecteur découvrira au fil des pages combien il est donné de parler vraiment lorsque la parole est précédée d'une écoute de l'Autre. Ces mots qui sauvent n'ont pas de prix dans un système lisse et cohérent qui, s'auto-justifiant, ne mord plus sur le réel. Ils ont la saveur de la vie.

Luc Ruedin

 ■ Questions de société

Jean-Claude Guillebaud
La force de conviction
A quoi pouvons-nous croire ?
 Seuil, Paris 2005, 394 p.

Le monde a changé. Chacun se pose beaucoup de questions. Des réponses, bien partielles, tentent d'expliquer l'évolution dans laquelle nous sommes entraînés. Jean-Claude Guillebaud, après un premier constat, *Le désenchantement du monde*, analyse, étape par étape, les bouleversements successifs qui façonnent notre cadre de vie actuel.

Le thème retenu en première partie, « un siècle de décroissance », révèle l'amoindrissement d'une croyance en l'être humain et en la raison : « l'homme sans gravité ». Et s'enchaînent les multiples facettes de cette modernité : « le temps des experts... l'empire du droit... les sectes... l'homélie publicitaire... la tyrannie de l'efficacité... des crédulités devenues folles... ». Dans *Retour aux idoles*, il observe combien un certain dogmatisme, voire un comportement quasi religieux, se manifeste dans trois domaines clés : « l'économie saisie par le cléricisme », « science avec croyances », « la grand-messe médiatique ». Les remèdes : faire société, laïciser les sciences, la technique et l'économie.

A la fin du livre, il démontre l'évolution des trois religions monothéistes, le judaïsme, le christianisme et l'islam, pour souligner la force de l'institution (toute institution, civile, technique, religieuse...) mais aussi ses limites en notant que « le paradoxe de toute institution est qu'elle protège ses membres de la pathologie sectaire, mais qu'elle tend elle-même à devenir secte ». Nous avons besoin de l'institution pour donner sens à la vie et pour réinventer le chemin à venir. La dernière ligne : « Croire, c'est choisir. » On le devine, à travers cette œuvre magistrale, l'auteur, par sa vaste érudition (citations de nombreux philosophes, chercheurs et écrivains), par son expérience étendue et ses capacités d'analyse (il a écrit plus de vingt ouvrages), nous offre une synthèse bienvenue pour comprendre notre société, avec, à la clé, une note positive : l'avenir dépend de chacun de nous et de notre capacité à coopérer les uns avec les autres.

Willy Vogelsanger

Adrian Holderegger

Le suicide

Le conflit entre la vie et la mort
Cerf, Paris 2005, 112 p.

Dans le *Mythe de Sisyphé*, Albert Camus écrivait : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut plus la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie » (Gallimard, Paris 1942, p. 15).

Cette citation donne le ton de cet ouvrage dont l'auteur est professeur d'éthique chrétienne à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg (Suisse). Son approche, avec des références statistiques, des données sociologiques et psychologiques et un éclairage théologique, permet de mieux percevoir la complexité des comportements suicidaires. En effet, la personne qui décide de mettre fin à ses jours ne cherche pas forcément la mort mais une solution à un conflit sans espoir.

Ceux et celles qui accompagnent une personne suicidaire, jeune ou âgée, tireront profit de ces réflexions qui, dans nos sociétés en quête de sens, intègrent maintes composantes, depuis le suicide égoïste, le suicide altruiste et le suicidaire en manque de communication interpersonnelle qui appelle à l'aide.

Ces pages constituent moins un guide pratique pour prévenir les suicides qu'un essai de compréhension d'une problématique reléguée le plus souvent dans la sphère privée. Le fait de vouloir éliminer les « zones grises du silence » qui entourent ces processus d'autodestruction sera apprécié par bon nombre de familles qui ont à faire face à ces situations douloureuses.

Sur le même thème, spécialement à propos des adolescents, l'ouvrage de Maja Perret Catipovic, *Le suicide des jeunes* (Saint-Augustin, St-Maurice 2004) apportera une aide concrète à la prévention du passage à l'acte.

Louis Christiaens

■ Témoignages - biographies

Pierre Genton

Pasteur, ce sacré métier !

Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 2005,
118 p.

Au fait, métier ou vocation ? La question est d'autant plus d'actualité qu'elle se profile comme en filigrane derrière les discussions qui agitent les Eglises au moment où elles se restructurent, et les facultés de théologie lorsqu'elles s'interrogent sur le style de formation à dispenser aux futurs pasteurs. Sans entrer dans le débat théorique, mais tout simplement à travers un récit de vie, le pasteur Genton apporte de précieux éléments de réponse. Il parle de l'appel de Dieu entendu à l'origine, de l'apprentissage du métier de pasteur, de l'évolution constante de sa pensée et de ses convictions au contact de la réalité concrète à laquelle le confronte son ministère pastoral. Par son âge, il appartient à la génération qui a connu les grandes remises en question de mai 68, qui s'est enthousiasmée pour les théologies révolutionnaires et leurs prophètes, qui a vécu la montée de la sécularisation et qui assiste aujourd'hui à l'exode des fidèles désertant les églises.

C'est le ministère paroissial qui sert de trame à son propos : le catéchisme, les enterrements, les relations entre l'Eglise et la politique, le culte qui résiste envers et contre tout, l'image que les fidèles ont de leur pasteur, le sport. Touchant mélange de petits gestes modestes, d'attentes humaines et d'heures plus graves, de rencontres et d'événements qui suscitent la réflexion et sont l'occasion d'approfondir son choix de vie.

S'il ne cache pas ses doutes, l'attachement à Dieu et à sa Parole, la prière et un environnement familial harmonieux lui permettent de ne pas perdre pied à travers les inévitables remises en question.

Tout cela est dit dans un langage direct, qui respire le bon sens et la paix, avec beaucoup de vérité et de profondeur et un immense respect des fidèles. Ce livre est un témoignage bienfaisant en ces temps de turbulences. Il réconfortera les pasteurs, aussi bien les catholiques que les protestants, qui s'interrogent sur leur « fichu » métier.

Pierre Emonet

Jean-Jacques Langendorf
Vies croisées de Victoria Ocampo
et Ernest Ansermet

Correspondance 1924-1969

Buchet-Chastel, Paris 2005, 360 p.

En ces temps de SMS et de courriels, il est touchant de se souvenir de ce que furent les relations épistolaires d'une époque, ma foi pas si éloignée...

Le chef d'orchestre Ernest Ansermet (1883-1969) et la riche héritière argentine Victoria Ocampo (1890-1979) ont entretenu une correspondance pendant 44 ans. Grâce à J.-C. Piguët, professeur de philosophie à l'Université de Lausanne et interlocuteur privilégié d'Ansermet, et à J.-J. Langendorf, écrivain historien qui a bien connu Ansermet, cette correspondance peu banale nous est restituée.

En réalité, il s'agit bien plus que d'une correspondance. Il s'agit d'un « révélateur » de la vie intérieure de deux êtres exceptionnels et des lieux où ils ont été appelés à se réaliser. Une vie extrêmement brillante et riche en rencontres pour Victoria, qui sera l'égérie des grands esprits de son temps (philosophes, poètes, écrivains, musiciens) et qui dirigera la revue *Sur* (revue véhiculant les idées libérales et humanistes de son temps), et une vie de combats à livrer pour Ansermet, liés à la survie de son orchestre et à la rédaction difficile et longue d'un de ses livres, *Les fondements de la musique dans la conscience humaine*.

La rencontre de ces deux êtres et leurs échanges fidèles et sincères qui s'en suivirent ont marqué leurs vies. Ansermet avouera qu'après avoir connu Victoria, il ne fut plus tout à fait le même et qu'il aima cette

personne pour ce qu'elle était et pour ce qu'elle lui avait donné. Précisant toutefois que leur amitié demeura platonique. Selon sa fille, l'influence de Victoria a réchauffé et humanisé son père.

Merci à l'historien écrivain de nous avoir offert la biographie croisée de ces deux êtres hors du commun.

Marie-Luce Dayer

■ Histoire

Bernard Secrétan

Eglise et vie catholiques à Lausanne du XIX^e siècle à nos jours

Bibliothèque historique vaudoise,
Lausanne 2005, 350 p.

A l'occasion de son centenaire, le Cercle catholique de Lausanne souhaitait publier une plaquette narrant son histoire. Mais l'auteur a largement débordé ce cadre initial pour aboutir à une œuvre qui s'étend aux multiples éléments résumés par le titre de l'ouvrage.

Après un parcours historique général, il n'a pas hésité à écrire l'histoire des nombreuses institutions et œuvres catholiques lausannoises : chaque paroisse, les écoles, foyers, cliniques, œuvres, mouvements, centres de formation, médias, etc. sont dépeints en détail. Des notices biographiques évoquent les évêques auxiliaires, vicaires épiscopaux et curés lausannois ainsi que des laïcs notables. Tout cela constitue une remarquable mine de renseignements, d'autant plus précieuse qu'il n'y a guère de littérature sur ce sujet.

Conscient de la faible culture religieuse des esprits contemporains, l'auteur a de plus émaillé son texte d'*excursus* divers et variés, ainsi par exemple sur la Compagnie de Jésus, les manuscrits de la mer Morte ou le Grand Schisme d'Occident.

On se retrouve vraiment très loin de la « plaquette du centenaire » : il s'agit en définitive d'une fresque très large, souvent savoureuse, notamment lorsqu'elle décrit les antagonismes qui ont marqué les relations interconfessionnelles. Ainsi, cet ouvrage constitue une véritable somme du catholicisme lausannois au cours des deux derniers siècles. Au-delà de la remarquable information qu'il apporte, il sera aussi confirmation du sentiment identitaire de la communauté qu'il décrit.

Philippe Gardaz

André (frère), Janssen Al, *Les forces de la Lumière. Un espoir pour le Moyen-Orient*. Ligue pour la lecture de la Bible /Portes ouvertes, Valence/Tanneries 2005, 336 p.

Becker Jean-Jacques, *Le Pape et la Grande Guerre*. Bayard/BnF, Paris 2006, 94 p.

*****Col.**, *Agnès de Langeac. Le souci de la vie et ses commencements*. Cerf, Paris 2006, 334 p. [40186]

*****Col.**, *Jusqu'ou peut-on changer sa vie ?* L'Atelier, Paris 2006, 120 p. [40185]

*****Col.**, *Lydia von Auw. Pasteure, théologienne, historienne*. Cabédita, Yens sur Morges 2005, 126 p. [40167]

*****Col.**, *Saint Augustin. La Méditerranée et l'Europe. IV^e-XXI^e siècle*. Cerf, Paris 2005, pp. LII + 1494. [40160]

Corbin Michel, *Espérer pour tous. Etudes sur saint Anselme de Cantorbéry*. Cerf, Paris 2006, 250 p.

Decloux Simon, « *Heureux êtes-vous !* » *Retraite de huit jours à l'école de saint Matthieu*. Fidélité, Namur 2005, 188 p.

Eliat-Serck Isabelle et Bruno, *Oser la relation. Exister sans écraser*. Fidélité/Chronique sociale, Namur/Lyon 2006, 128 p.

Ferrier Frank C., *La structure de la conscience et la seconde création du monde*. Georg, Genève 2006, 208 p.

Geffré Claude, *De Babel à Pentecôte. Essais de théologie interreligieuse*. Cerf, Paris 2006, 368 p.

Guinchard-Kunstler Paulette, Renaud Marie-Thérèse, *Mieux vivre la vieillesse. 100 réponses aux questions des personnes âgées et de leur entourage*. L'Atelier, Paris 2006, 256 p.

Healy Kilian, *Elie, prophète de feu*. Parole et Silence, Paris 2006, 220 p.

Kieslowski Krzysztof, *Le Cinéma et moi*. Noir sur Blanc, Lausanne 2006, 252 p.

Lécrivain Philippe, *Paris au temps d'Ignace de Loyola (1528-1535)*. Facultés jésuites de Paris, Paris 2006, 186 p.

Légasse Simon, *Les fêtes de l'année. Fondements scripturaires. Que fêtons-nous ?* Cerf/Mediaspaul, Paris/Montréal 2006, 242 p.

Maret Michel, *Sagesse en éclats. Parole et Silence*, Paris 2005, 148 p.

Montjou Guyonne de, *Mar Moussa. Un monastère, un homme, un désert*. Albin Michel, Paris 2006, 238 p.

Murphy-O'Connor Jérôme, *Jésus et Paul. Vies parallèles*. Cerf/Médiaspaul, Paris/Montréal 2006, 156 p.

Nabe Marc-Edouard, *Au régal des vermines. Précédé de « Le Vingt-septième Livre »*. Le Dilettante, Paris 2006, 322 p.

Prévost Jean-Pierre, *Les scandales de la Bible*. Bayard/Novalis, Paris/Montréal 2006, 206 p.

Radermakers Jean, *Ta Parole ma demeure*. Fidélité, Namur-Paris 2006, 240 p.

Rocquet Claude-Henri, *Hérode*. Lethielleux, Paris 2006, 176 p.

Rougier Stan, *Saint François d'Assise. Héraut de Dieu*. Pygmalion, Paris 2006, 246 p.

Salenson Christian, *Prier 15 jours avec Christian de Chergé, prieur des moines de Tibhirine*. Nouvelle Cité, Montrouge 2006, 128 p.

Tritz Pierre, Le Goaziou Véronique, *Prêtre en banlieue. Rencontre improbable entre un prêtre et une sociologue*. L'Atelier, Paris 2006, 176 p.

Varillon François, *Un chrétien devant les grandes religions*. Bayard, Paris 2005, 238 p.

Ces livres peuvent être empruntés au **CEDOFOR**, le Centre de documentation et de formation religieuses

1227 Carouge-Genève
☎ 022 827 46 78

Consultation on line
www.cedofor.ch

La Suisse, de retour sur terre

3 février

Grounding, l'envol. Dans les cinémas alémaniques, le film *Grounding* décolle à une vitesse supersonique. Les spectateurs se précipitent pour voir ce « thriller », mi-documentaire mi-fiction, sur la fin de Swissair. Apparemment, les Suisses tiennent à revivre le 2 octobre 2001, le jour funeste où les avions de la « meilleure compagnie d'aviation du monde » restaient au sol faute de liquidités ; le jour où l'Unique Airport of Zurich, remplis de voyageurs ne sachant où se diriger, ressemblait à l'aérodrome d'une république bananière après un putsch militaire.

Je ne vais pas faire ici de la critique cinématographique ; d'autres dans choisir la font mieux que moi. Mais le succès de cette production interpelle l'observateur de la vie publique de Suisse. Pourquoi autant d'empressement à replonger dans ces événements pénibles ? Plusieurs réponses me viennent à l'esprit.

Il y a d'abord l'attachement affectif dont Swissair a longtemps fait l'objet de la part des Suisses. Comme le chocolat et le fromage, mais avec un côté « glamour » et une touche « haute technologie » en plus, la compagnie d'aviation symbolisait ce que notre pays produisait de mieux. Swissair était le beau miroir dans lequel nous aimions nous

admirer ; ne savourions-nous pas avec délectation, année après année, les classements certifiant que « notre » Swissair était la meilleure airline du monde ?

Certes, l'horlogerie aussi est synonyme d'excellence helvétique. Mais elle symbolise une Suisse travailleuse, trempée de calvinisme (ou de zwinglianisme), précise et économe de son temps, alors que Swissair représentait une Suisse plus bétoniste, plus ouverte au monde, bref, plus attractive. Et bien sûr, la compagnie d'aviation attirait beaucoup plus de sympathies que nos banques, symboles d'un pouvoir froid, calculateur, abstrait. On peut aimer une compagnie d'aviation ; on n'aime pas un institut financier.

Mais il y a plus. Comme les familles, les peuples ont besoin de temps en temps de moments collectifs forts. Et comme dans une famille, cela peut être des événements heureux ou malheureux, des mariages ou des deuils. Or la Suisse est pauvre en grands événements heureux. Démocrates ataviques, nous ne célébrons pas de couronnements, ni de mariages princiers. Nous ne sommes ni de grands festifs ni de grands sportifs : les expositions mondiales ou les grandes victoires de football ou le Carnaval de Rio, ce n'est pas pour nous. Et puis, la structure fédéraliste de notre pays nous prive de grands raouts nationaux, comme le 14 juillet cher à nos voisins.

Souvent les guerres créent, dans la vie des peuples, des grandes passions collectives. Comme la Suisse - Dieu merci ! -

n'a plus connu de conflits depuis longtemps, nous ne vivons pas non plus ces moments de fusion guerrière. Pour toutes ces raisons, ce sont souvent les catastrophes, naturelles ou autres, qui créent en Suisse le Wir-Gefühl patriotique dont nous ne pouvons pas nous passer. Les avalanches, les inondations ou les catastrophes humanitaires, comme le passage de l'armée Bourbaki dans le Jura neuchâtelois en hiver 1871, ont souvent joué en Suisse le rôle de ferment collectif. Le grounding de Swissair, lui aussi, fut un de ces cataclysmes. Se replonger dans cette mini-catastrophe, c'est recréer l'union nationale dans le deuil collectif ; c'est pleurer ensemble. Ce qui explique le succès de ce film.

23 février

Le malheur d'être heureux, le bonheur d'être malheureux. Il me faut revenir au film *Grounding*. A la recherche des racines de son succès, je n'ai pas creusé assez profond.

*Peut-être son envol au box office tient-il en dernière instance à ceci : les Suisses se sont longtemps vus comme un peuple sans histoire, et sans histoires. Notre pays ressemblait à un magnifique mouvement d'horlogerie, réglé pour l'éternité ou presque. Prospérité économique, paix sociale, consensus politique : l'harmonie semblait régner chez nous. Or vivre sur l'île des bienheureux, c'est l'enfer. Car dans un monde dit parfait, il manque l'essentiel : la Vie. Dans le royaume de la perfection, le changement est par définition interdit. Or la vie, c'est le changement. Donc, la perfection est mortifère. Il n'y a de véritable bonheur que dans le mouvement, dans la tension entre ce qui est et ce que nous désirons. Le philosophe allemand Ernst Bloch, dans son œuvre *Das Prinzip Hoffnung*, l'a montré : l'homme est fondamentalement un être en manque, donc en appétit. C'est ce*

principe de l'espérance qui fonde notre être. Il ne peut y avoir espérance quand tout, apparemment, est parfait.

Pour revenir à la Suisse : notre pays a longtemps connu une sorte de déchiement. D'un côté, nous nous croyions un peuple heureux. De l'autre, notre condition de peuple heureux nous rendait... malheureux. La littérature suisse de la deuxième moitié du XX^e siècle reflète en permanence le sentiment de malaise, de mal-être, d'étouffement, ce besoin d'évasion et de fuite qui sont le corollaire de la prospérité.

*Les Suisses vivaient une sorte de schizophrénie : on est bien chez nous, mais « il ne s'y passe rien ». La vie, la vraie, elle est ailleurs, pensions-nous. Or depuis quelques années, c'est fini. La Suisse n'est plus une île de bienheureux. Elle fait désormais partie du monde, avec ses périls, sa violence, sa fascination, ses incertitudes : avec ses histoires. *Grounding* narre un de ces moments-clés où les Suisses sont « revenus sur terre », se sont cogné la tête, se sont réveillés - et retrouvés vivants. Et c'est peut-être pour cela qu'ils aiment tant ce film.*

26 février

Le français sauvé des eaux (du Rhin). Le canton de Schaffhouse a décidé de garder l'enseignement du français à l'école primaire. Nous voilà soulagés. Il nous faudra revenir sur cette votation dans un prochain bloc-notes. Pour l'instant, un seul mot doit suffire : ouf !

Christophe Büchi
journaliste

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Nous ne vendons pas le pain, nous le partageons.

Merci de penser à votre
contribution ecclésiastique



ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE

www.cath-ge.ch - CCP 12-2782-6 - Tél. 022 319 43 43